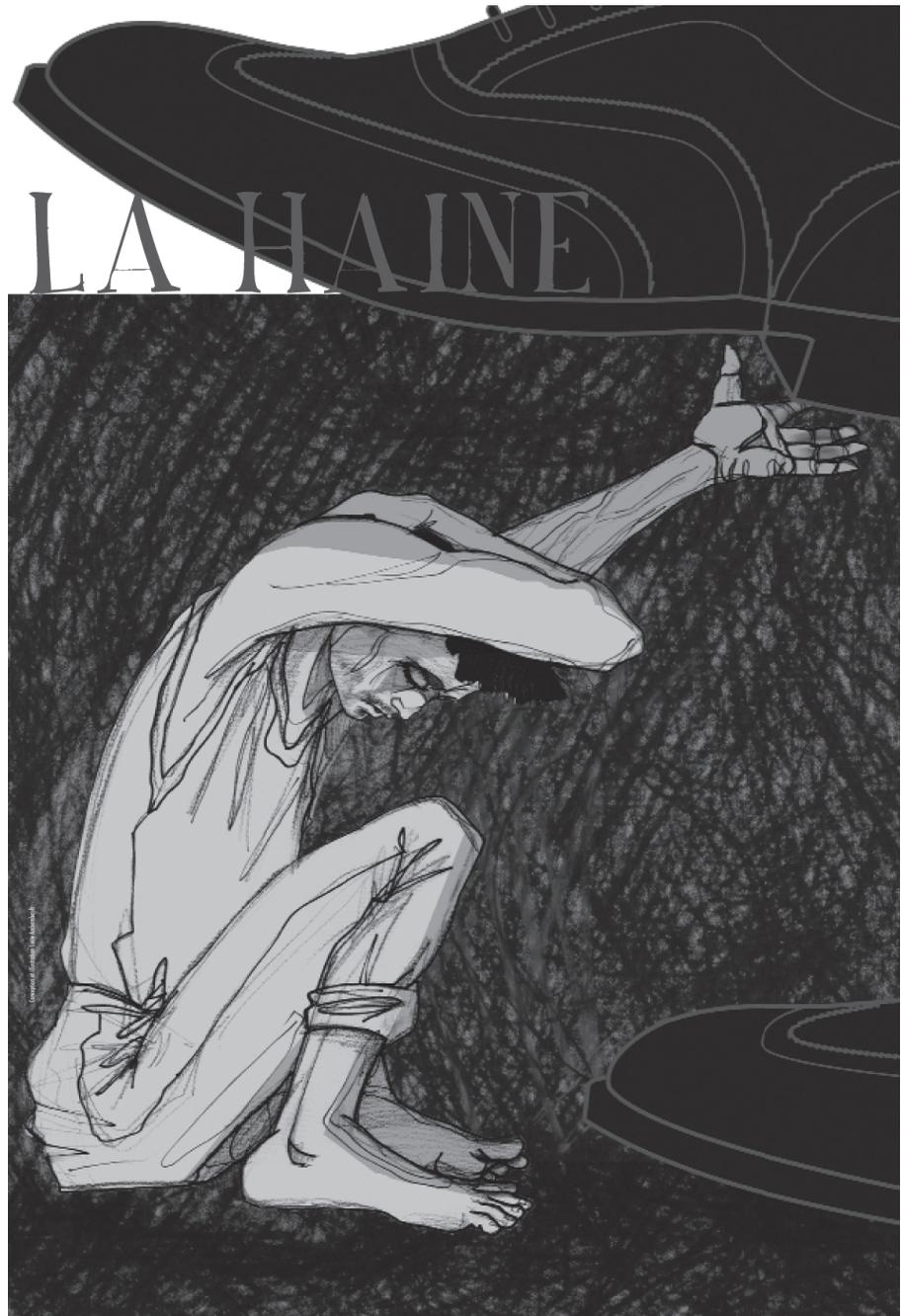


# **La haine**

Lauréats du 32<sup>e</sup> concours littéraire

**Critère**

2007-2008



# Remerciements

Le Concours littéraire  
Critère n'aurait pas pu  
être réalisé cette année  
sans la participation de  
ses partenaires:

Le ministère de l'Éducation, du  
Loisir et du Sport du Québec

Le ministère de la Culture et des  
Communications du Québec

L'Association générale  
étudiante du collège  
François-Xavier-Garneau

La Fondation du collège  
François-Xavier-Garneau

La Coopérative du collège  
François-Xavier-Garneau

Le réseau intercollégial  
des activités socioculturelles  
du Québec

Éducation,  
Loisir et Sport

Québec 

Culture  
et Communications

Québec 



AGÉCFXG



FONDATION  
du collège  
François-Xavier-Garneau



## **Concours littéraire Critère**

Organisé par le Collège  
François-Xavier-Garneau,  
avec le soutien financier des collèges participants  
et de ses partenaires.

### **Direction et organisation**

Collège François-Xavier-Garneau

Claude Albert,  
directeur du concours

Jean-François Bouffard,  
conseiller à la Vie étudiante

### **Membres du jury**

Camille Deslauriers,  
Université de Sherbrooke

Denys Lelièvre,  
Collège François-Xavier-Garneau  
Annie-Claude Thériault,  
Collège Montmorency

### **Secrétariat et administration**

Concours littéraire Critère  
1660, boulevard de L'Entente  
Québec (Québec) G1S 4S3  
Téléphone: (418) 688-8310, poste 2406

### **Édition**

Claude Albert,  
mise en page  
André Gaulin,  
révision linguistique

© Concours Critère  
Dépôt légal - 2<sup>e</sup> trimestre 2008  
Bibliothèque nationale du Québec  
ISSN - ?

## Sommaire

Remerciements.....	7
Crédits.....	8-9
Sommaire.....	10-11
Préface.....	13-20
Avertissement.....	23

## Écrits des lauréats

David Beaudin-Gagné, Collège Édouard-Montpetit <i>Un rouge asphalte</i> .....	25
David Bélanger, Collège François-Xavier-Garneau <i>N'être</i> .....	45
Sophie Blanchet-Vaugeois, Cégep de Saint-Laurent <i>Aversion symétrique</i> .....	65

Jérémie Bourdages-Duclot, Cégep de Lanaudière à L'Assomption <i>Es-tu fier de moi</i> .....	83
---	----

Amy Brouillette, Collège Lionel-Groulx <i>Asphyxie (Cataclysme sous verre)</i> .....	115
--	-----

Stéphany Gagnon, Cégep de Sainte-Foy <i>Chroniques d'un homme qui ne fait rien</i> .....	135
--	-----

Guillaume Labelle, Collège de Rosemont <i>La robe de Cassandra</i> .....	157
--	-----

Maxime Pelletier, Cégep de Jonquière <i>Bombarder l'innocence</i> .....	175
---	-----

<b>Répartition des prix</b> .....	194-195
-----------------------------------	---------

## Préface

### La haine

Chaque être humain a quelque chose d'unique dans ses goûts, ses valeurs et ses comportements. À cause de cela, il se peut qu'il apporte un jour une contribution appréciable à la connaissance et à l'amélioration de la qualité de la vie. Mais d'un autre côté, il se révèle aussi assez dépendant de son prochain dans ce qu'il éprouve et dans sa compréhension du monde. Dans des circonstances particulières, il lui arrive même de réfléchir et de réagir par imitation et de devenir un véritable sujet d'inquiétude pour les gens qui l'entourent. Il se montre alors impulsif et déréglé dans ses sentiments et si d'aventure il interprète que quelqu'un lui fait du tort, il se met à éprouver quelque chose qui, au-delà de toute critique et de toute analyse, le conduira à la haine.

Voilà un sujet de réflexion parfaitement d'actualité. Il semble que les mœurs ne se sont pas tellement

adoucies au cours des dernières années et qu'il est moins difficile que jamais de trouver une bonne raison pour déverser son fiel. À quoi cela peut-il bien être dû ? Inutile de se demander ici si notre époque est plus ou moins vindicative, belliqueuse, violente et colérique qu'une autre, tournons plutôt notre attention vers ce qui cause, constitue et résulte de la haine. Différent de l'agressivité, ce sentiment a toujours quelque chose de destructeur, autant pour la personne qui le ressent que pour celles et ceux qui en subissent les effets. Alors comment se fait-il qu'à l'intérieur de n'importe quel groupe social il exerce une telle influence ?

La littérature peut nous aider à comprendre pourquoi il en va ainsi. Il n'est pas très tentant de parler de la haine dans la vie de tous les jours, le sujet est trop sérieux, austère, perturbant. Tout comme la mort, il vaut mieux ne pas trop l'aborder parce qu'il nous remet sous le nez notre imperfection et nos limites. En revanche, le sujet semble moins rebutant dans une « représentation ». Peut-être que le fait de prendre une distance en « reproduisant » la réalité, ou encore le fait de profiter de l'« immunité » de la fiction nous met

plus à l'aise pour regarder la réalité en face. Aristote disait déjà dans *La poétique* que nous ressentons du dégoût à voir une scène horrible en direct, mais que nous pouvons l'apprécier quand elle nous est montrée en différé par un artiste.

La haine est une caractéristique affligeante de l'être humain. Elle rend la communication inopérante et stimule de l'agressivité et de la violence qui peuvent se manifester sous les formes les plus délétères. À toutes les époques et dans tous les pays du monde, des efforts ont été faits pour la refréner, la contenir, l'éradiquer, mais avec un succès mitigé il faut bien le dire. Comme si dans des pensées ou des actes portant atteinte à l'intégrité ou à la dignité d'autrui, ou encore dans des accès de destruction gratuite ou visant la propriété, il y avait quelque chose de rassérénant, d'équilibrant, de profondément satisfaisant.

De temps en temps, cette fureur peut se révéler utile si elle vise un ennemi dangereux ou lorsqu'elle a pour but de satisfaire un besoin élémentaire. Au commencement, il a bien fallu que la plupart des hommes sains et vigoureux pourchassent des

animaux et les tuent pour assurer la survie groupe. Mais depuis, les choses ont bien changé et force est d'admettre que le fait de se contenir s'est révélé plus important dans le développement de la civilisation et de la qualité de la vie. L'instrument qui a le plus servi à cet adoucissement des mœurs s'appelle la culture, une sorte de pacificateur qui compte sur l'éducation, mais aussi sur une certaine part de répression pour parvenir à ses fins. Sauf que son efficacité reste limitée et que la vindicte continue de s'affirmer puisqu'aucun antidote efficace n'a encore été découvert pour enrayer la haine.

De fait, on peut se demander si ce sentiment est inné ou acquis vu qu'il se manifeste de manière aussi constante. Du point de vue de la psychologie, il serait peut-être dangereux de le refouler indéfiniment puisque des troubles de la personnalité ou du comportement pourraient faire leur apparition. Alors il vaut mieux prévenir que guérir et empêcher la haine de se manifester avant qu'elle ne soit acceptée comme un ressort de la psychée et de l'action. Ce sont les circonstances qui créent la hargne indispensable aux délits que nous décrions et condamnons à la lumière des

valeurs dominantes. Le fait d'avoir été humilié, agressé ou volé est généralement reconnu suffisant pour détester quelqu'un et se défendre ; mais le plus souvent, c'est en réaction à des écarts sociaux, psychologiques ou émotionnels que naissent des sentiments malsains. Je réussis, tu ne réussis pas ; je suis heureux, tu ne l'es pas ; je t'aime, tu ne m'aimes pas. Cela suffit à déclencher une crise intérieure qui fait beaucoup plus de mal que de bien.

Il n'est jamais acceptable de se sentir floué, à tort ou à raison d'ailleurs. C'est ce que disent les thérapeutes. Alors une des réactions les plus faciles, à défaut de pouvoir changer la situation, consiste à éprouver de la haine et à se gouverner en conséquence. Nous sommes ici au cœur du problème. Elle est loin la société utopique où tous les hommes seront égaux et vivront dans un respect mutuel. En attendant, nous devons composer avec des inégalités et nous attendre à ce que la loi du talion serve de palliatif à rebours et à l'encontre de tout conditionnement culturel. Toute sa vie, l'être humain essaye de se persuader et de persuader les autres qu'il a de la valeur ; et

s'il n'y arrive pas, il s'adapte à son insignifiance et redevient ni plus ni moins une sorte de « bête ».

Cet état d'esprit, quand il s'étend à la collectivité, peut être la cause des plus grands malheurs. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, des soldats ont tué parce qu'ils niaient que leurs adversaires avaient une âme. Ils les ont écrasés comme des mouches vu que dans leur tête ils les avaient transformés en êtres affreux, menaçants et porteurs d'une maladie contagieuse : celle de la haine ! Plus récemment, d'autres scènes accablantes de grande envergure se sont produites un onze septembre 2001 aux États-Unis. Pour en arriver là, il faut bien entendu s'abstenir de regarder les faits avec lucidité et faire preuve d'une capacité d'abstraction ahurissante. Mais comment empêcher que cela se produise à nouveau ? Certainement pas en faisant l'autruche et en protestant dès que le sujet est abordé. D'ailleurs, il suffit peut-être de représenter ce qui conduit à des dérèglements émotionnels pour déclencher une prise de conscience salutaire.

Nous n'avons pas demandé aux participants de ce trente-deuxième Concours littéraire Critère d'énoncer une solution magique à tout ce qui vient d'être énoncé. Il leur revenait plutôt de montrer la haine en formation ou en action, d'en décrire les causes et les impacts dans les formes très révélatrices de la fiction. Dans une narration, un poème, une scène théâtrale ou un essai, il y a une distance critique par rapport au monde, une transposition mimétique qui facilite une aperception au-delà des apparences de même que la liberté d'expression. C'est peut-être là que nous pouvons le mieux saisir ce qui nous flétrit le cœur.

Que faut-il pour en arriver à la haine ? Il suffit de le demander pour obtenir des réponses en fonction des taches qui se trouvent dans la conscience, puisque personne n'est parfaitement exempt de ce sentiment corrosif. L'empathie, la bonté et la foi n'arrivent que difficilement à le garder à distance. Il est le produit de l'activité des hommes, qui ne voient que peu d'intérêt à abolir les différences dans les sociétés de consommation

individualistes qu'ils ont développées. Les écarts de classe stimulent la productivité, tandis que le partage des biens débouche sur l'indifférence et l'oisiveté.

Tout bien considéré, c'est assurément le contexte qui engendre la haine et qui lui donne sa force. C'est aussi lui qui annihile des rapports égalitaires où il deviendrait inutile de se détester et de s'agresser. Des sentiments troubles apparaissent là où des aspirations sincères et légitimes se trouvent bafouées. Un défaut de personnalité conduit alors à accepter sans trop d'examen le postulat de son infériorité. Puis une volonté de se soulager d'une angoisse poignante accrédite des actions pour lesquelles il n'y aura jamais de pardon. Voilà un scénario inéluctable qui n'attendait que d'être mis en forme par des auteurs pour nous révéler avec acuité une partie de ce que nous sommes.

Claude Albert

## **Avertissement**

Quelques auteurs ont sciemment recouru à une disposition inhabituelle du texte et à des écarts de ponctuation pour créer des effets de sens. Le lecteur est invité à en tenir compte.

## *Un rouge asphalte*

Par **David Beaudin-Gagné**  
Collège Édouard-Montpetit

Depuis le matin, nous profitons de la lumière. L'hiver avait été long et, ensemble, nous redécouvrons la chaleur du vent, le bruit des oiseaux, la sueur qui poussait sur nos fronts comme des champignons liquides. Le parc foisonnait d'hommes et de gamins bruyants, de chiens qui couraient dans tous les sens. Depuis mai, un chantier s'étendait sur une bonne partie de la route et, ce jour-là, le grondement d'un marteau-piqueur nous remuait continuellement les fesses.

Devant nous, le cirque de l'urbanité battait son plein. Je comptais assez de voitures sur le

boulevard pour que, mises d'un bout à l'autre, elles forment une larve rutilante et longue de plusieurs kilomètres : des voitures de toutes les tailles et de toutes les couleurs, aux formes agressives ou ennuyeuses, étincelantes ou mal entretenues, qui avaient poussé autour de leur conducteur comme le prolongement naturel d'eux-mêmes.

Toute cette activité me faisait grande impression ; Céline et moi, comme l'année dernière, nous passerions l'été au parc. Nous assistions ici à une sorte de défilé, à une parade irrégulière et spontanée où je repérais, ça et là, une vieille Japonaise, une Allemande tordue, des voitures qui traînaient avec elles au moins dix ans d'anonymat. J'avais un faible pour elles : je convoitais silencieusement une berline ordinaire, sans attrait et sans éclat, une petite voiture usée qui n'attirerait pas les regards, qui s'engagerait dans le trafic comme on engage une conversation. Je haïssais les monstres de chrome et de cuir, le tonnerre de leurs huit cylindres qui retentissaient à des kilomètres, comme une promesse de leur arrivée, et qui propulsaient à notre hauteur une tempête assourdissante.

Céline ne s'en plaignait jamais. Toutes les fois où je l'avais vue, cet été-là, pendant toutes les journées qu'elle avait passées ici, pas un seul mot. À certains moments, dans ma contemplation, j'oubliais jusqu'à sa présence ; mais à midi elle exhalait une odeur tellement forte que j'en avais mal au cœur. Des auréoles foncées lui fleurissaient sous les bras et diffusaient, par vagues régulières, un relent huileux qui collait à mon visage dans une étreinte presque affectueuse.

C'était génétique. Son corps et son esprit timide faisaient deux : elle comprenait à peine que sa tête ne voyageait pas toute seule, qu'il y avait toujours un tas de chair mou pour la suivre. L'année dernière, je l'avais retrouvée sur ce banc, la peau toute brûlée par le soleil ; elle était arrivée le matin, sans doute, et, de la journée, elle n'avait pas fait un mouvement pour se cramponner à elle-même. Même en lui tordant un doigt, je n'avais tiré d'elle qu'un simple « hum ! » étonné.

« Céline, ai-je crié pour couvrir le son du marteau-piqueur, tu connais l'Allemagne ? »

Je n'ai pas attendu de réponse. Son gros corps s'aplatissait sur le bois et y laisserait plus tard la marque humide de ses fesses. Elle remuait parfois la tête de droite à gauche, mais, autrement, son regard se perdait dans l'horizon.

Depuis quelques jours, il m'arrivait secrètement de la détester. L'été d'avant, elle m'inspirait encore le sentiment d'une douceur, d'une vulnérabilité de petite fille. Ses gestes étaient discrets et maladroits, sa démarche un peu gauche ; sa voix, je ne l'entendais à peu près jamais. Mais il y a une limite à ma tendresse : d'un jour à l'autre, cette chair obèse ne gardait aucun souvenir de moi, ne réagissait pas plus à mon arrivée qu'à mon départ, ne me souriait jamais ; j'imaginai une voiture sortir de la route, foncer vers nous dans un hurlement de klaxons, me faucher en propulsant sur elle une belle quantité de mes entrailles ; et elle, le visage enduit d'un rouge visqueux, avec cet air idiot, toujours immobile, qui regardait ailleurs. Depuis quelque temps, je la voyais fixer la route et ne me disais plus « elle profite du moment » ou « elle doit voir quelque chose », mais « elle n'a pas de tête ».

« Je vais t'apprendre. L'Allemagne est la plus grande force économique d'Europe. Sa population dépasse les quatre-vingts millions d'habitants, et son... »

Céline m'a interrompu d'un gémissement. J'étais surpris.

« Qu'est-ce que tu racontes, ma Céline ? »

Évidemment, elle ne savait pas non plus. Ce n'était pas la peine d'être méchant : il y a des moues qu'elle me faisait, Céline, qui m'incitaient à lui pardonner. Du bout des doigts, j'ai redressé son chapeau.

« C'est mieux ? »

Sa respiration était longue et régulière. Elle scrutait toujours le boulevard devant nous.

« Il fait beau. »

Je ne me posais plus de questions sur elle. Un matin, je l'avais trouvée assise là ; depuis elle y

venait tous les jours. Je n'ai jamais pu savoir qui s'occupait d'elle. Son nom n'était peut-être pas Céline.

« L'Allemagne partage une frontière avec le Danemark, l'Autriche, la Suisse, la France... »

La canicule me faisait souvent perdre le fil. J'ai essayé de mettre un peu d'ordre dans mes idées mais la circulation, autour du parc, s'intensifiait dans l'effervescence du midi. Les terrasses commençaient à se remplir d'un bourdonnement heureux qui a rapidement enveloppé le centre-ville.

C'est l'heure du jour que j'aimais le moins : noyés de chaleur, les yeux inondés de soleil, Céline et moi, nous étions envahis par une nuée bruyante de fonctionnaires et de bureaucrates. Leur grouillement brisait le calme de la place, l'ordre subtil de mes conversations solitaires, l'apaisement qui guidait les matinées les plus douces, une habitude des objets et des mots qui se volatilisaient pour ne laisser qu'un silence misérable.

Mais le moment où ils retournaient dans leurs tours à bureau, le moment où toute cette masse humaine frétille, qui s'engouffrait dans les monceaux de verre, et retrouvait son poste à l'air froid des climatiseurs, faisait poindre en moi une angoisse sourde, une lucidité extraordinaire. J'imaginai le flux des ascenseurs qui éparpillaient la main-d'œuvre sur les étages, de plus en plus haut, cette main-d'œuvre qui retrouvait une fonction que je ne connaissais pas, chacun appliqué à la tâche, ces collègues qui s'aimaient bien ou qui se détestaient, *lui là-bas un gros asthmatique qui prenait l'escalier de plus en plus souvent l'escalier aux marches étroites exigües exigeantes et cette brunette aux petits seins qui parlait fort qui fumait sans arrêt une deux trois heures par jour qui soufflait la fumée grise et le grattement furieux des stylos les rapports le martèlement incessant des claviers tout le monde en train de travailler d'écrire de comptabiliser de photocopier la main-d'œuvre qui besogne dans les tours à bureaux pleines à craquer une présence lourde et essoufflante qui ne s'allégera que le soir venu, qui ralentira, peu à peu, chaque fois, au moment du crépuscule, au moment où la chaleur s'est estompée.*

Je leur inventais une voix, une histoire, et je ressentais dans mon estomac leur présence immédiate et concrète. Ces gens qui se multipliaient au-dessus de ma tête, qui s'activaient devant leur ordinateur, ces immeubles surpeuplés, comme penchés sur le parc, appuyaient sur moi leur poids monumental ; ce n'était pas la peur de les voir s'écrouler : c'était leur matérialité suffocante. C'était la matière qui s'exprimait dans toute son épaisseur et qui me réduisait à un maigre espace de muscles et d'os, une particule qui respirait à peine, coincée au centre du monde.

La crise s'étendait, d'un seul souffle, à ces immeubles modestes, plus loin, à ces voitures brûlantes, à ces hommes pleins de sourires et à ces femmes qui piaillaient plus loin encore, *lui là-bas qui avait le visage le nez le menton si longs qui fumait une cigarette immense qui grimaçait ce que la fumée lui brûlait les yeux la gorge l'air qui n'a pas fini de s'embraser qui le consume pourquoi pourquoi le plaisir la douleur la fumée s'évapore doucement contre l'air qui s'entasse encore si c'est possible et là-bas ce chien qui court qui saute qui hurle*

*qui brutalise l'atmosphère l'air lourd lugubre leste bouillonnant toute cette présence qui s'active qui se frotte ici là-bas plus loin sur elle-même lui aussi moi il est là immobile frémissant subissant le poids de sa place de son être et d'un seul coup sans transition, je comprenais : je resterais là malgré tout, malgré moi, les arbres me transperceraient sans bouger, le soleil me ferait rôtir et saigner, les sons me briseraient en deux, et je demeurerais faible et sanglotant au milieu des choses qui brusquaient ma présence fragile, me réduisaient à une masse infirme et craintive qui n'avait pas la force de se battre pour exister.*

Je saisisais ma faiblesse, la laissais s'accroître, fasciné, troublé, et puis, bientôt, elle prenait une forme insupportable, celle qui déviait de la matière pour découvrir une vérité humaine : j'étais seul. Ces hommes et ces femmes n'avaient pas de préoccupations du même ordre : ceux-là dominaient la matière, voyaient en elle une utilité, ils bâtissaient des gratte-ciel et des voitures sans hésitation, s'y frottaient, mangeaient, ils respiraient cet air depuis toujours, et moi, coincé

entre eux, entre les arbres, le ciment et la chaleur, je voulais disparaître. Ma faiblesse se prolongeait pendant quelques heures, jamais achevée, jamais complète, car elle dissimulait une faiblesse encore plus grande : la lâcheté. Et tout cela ressuscitait chaque jour.

Les fonctionnaires et les bureaucrates, retournés à leur ordinateur, m'ont laissé dans ma solitude avec Céline. Le marteau-piqueur, qui avait marqué une pause ce midi-là, reprenait son *insupportable puissant martèlement encore encore encore les fesses secouées le vacarme insupportable puissant martèlement les fesses le vacarme* et me donnait mal au cœur.

« Céline, ai-je crié pour couvrir le son du marteau-piqueur, tu te rappelles de l'Allemagne ? »

Ma voix tremblotait doucement et Céline regardait dans le vague. Les efforts pour me contenir eurent un succès relatif : le tremblement s'est échappé vers mes mains.

« Céline, tu dois t'en souvenir, la puissance économique, la plus grande population... »

Je n'ai pas pu attendre de réponse. Son gros corps s'aplatissait sur le bois et y laissait déjà la marque humide de ses fesses.

« Je vais le dire une dernière fois : le Danemark, l'Autriche, la Suisse, la France, la Belgique, la Pologne, le Luxembourg, les Pays-Bas, la République Tchèque... »

Un filet de bave coulait sur le menton de Céline. Il s'allongeait lentement, ralentissait sur le duvet foncé qui avait poussé sous sa lèvre inférieure, et reprenait de la vitesse ensuite, *se rapprochait dangereusement de son t-shirt à quelques centimètres tout près liquide sirupeux limpide bulleux qui est là juste là et soudain le touche le touche le filet se déforme s'étale poursuit au ralenti sa course comme une tortue de mer vers le sol juste à côté mais non trop tard pas de temps le coton la salive absorbée traînée noir*, et j'étais sidéré par ce mouvement imperceptible. J'ai relevé la tête et il y avait Céline, qui ne bougeait pas.

«... partagent une frontière avec l'Allemagne. »

Pas très loin, une femme dans la jeune vingtaine promenait un enfant dans une poussette. Le garçon, qui avait peut-être quatre ans, jouait des talons contre le sol. Quelques secondes plus tard, son soulier droit mordait dans l'asphalte et la mère, qui n'avait rien vu, n'a pas ralenti de suite. La cheville s'est tordue, le visage de l'enfant s'est crispé avant qu'il émette le moindre son, comme figé dans une vision d'horreur ; alors que la femme se penchait vers les roues, cherchant une pierre ou un trognon de pomme, le cri a éclaté *hurlement hurlement hurlement exagéré reprend son souffle reprend le cri là où il l'a laissé tout rouge ça va Anthony oh Anthony Anthony non montre à maman du calme maman est là maman désolé attention oui rien de cassé tout non va bien chut chut chut pleure plus pleure plus rien de grave et elle s'en veut et elle s'en veut se trouve idiote quelle idiote et si et si vraiment idiote vraiment cassé mais non mais non regarde il se calme il arrête*, le cri s'atténuait, le garçon émettait encore quelques hoquets mais le cœur n'y était plus, il essuyait une dernière

larme du revers de la main, son visage recouvrait son blanc laiteux et, vingt secondes plus tard, il souriait déjà.

« Le traité de Versailles, en plus du krach de 1929, a plongé l'Allemagne dans une crise hystérique. Mais une importante restructuration politique a remis l'économie sur les rails en 1933. »

Le soleil, qui avait glissé derrière nous, me mordait la nuque. La longue procession de voitures et les vitrines commerciales nous renvoyaient son reflet en plein visage : Céline a à peine cillé.

« Une seconde restructuration, à l'été de 1945, marque les débuts économiques de l'Allemagne actuelle. »

Je lisais beaucoup dans mes temps libres. C'est ainsi que je mémorisais tous les épisodes et toutes les données importantes de l'histoire moderne. Les simples mots, à côté de la ville *des voitures du reflet du soleil la lumière la chaleur les voitures les vitrines les mères les enfants*, étaient une douceur

évocatrice, une sérénité dans l'éloignement ; je me réfugiais instinctivement en eux, les dévorais sans m'y intéresser une seconde, et les vomissais autour de moi comme un rempart entre le monde et ma petite tête.

Le soleil avait insensiblement coulé vers l'ouest : les immeubles plongeaient une partie grandissante du centre-ville dans leurs ombres *insaisissables insupportables envahissantes étouffantes elles arrivent là tout près quelques mètres quelques pas présence obscure écrasante et bientôt dix-sept heures bientôt le retour de nouveaux bureaucrates fonctionnaires et les terrasses s'animent et le reflet orange les vitrines une fraîcheur qui naît qui se faufile et l'ombre du centre-ville qui s'étend toujours*, mais laissaient encore éclairée la portion du parc où Céline et moi étions assis.

« Le point culminant dans la réforme du système a lieu en 1989. Les régions Est et Ouest du pays affectant des états financiers inégaux, on décide de les unir. L'Allemagne connaît depuis une prospérité formidable, si tu te souviens, Céline.

Tu sais, la plus grande puissance économique d'Europe ? »

Le grondement du marteau-piqueur, dans l'ombre du centre-ville, se répercutait beaucoup plus fort, bondissant d'un immeuble à un autre, roulant sur nous *une deux trois quatre cinq fois continuellement d'un point à un autre*, toujours relayé par l'impact qui suivait, de manière exponentielle.

« Sa population dépasse les quatre-vingts millions d'habitants... »

Depuis le matin, Céline n'avait pas quitté le boulevard des yeux.

« Céline, s'il te plaît, écoute-moi. »

Elle n'écoutait pas. Le filet de bave avait presque séché : une croûte translucide en marquait le parcours.

« Céline, la population de l'Allemagne dépasse les quatre-vingts millions d'habitants... » Elle

a reniflé quelques coups brefs, mais ses yeux fixaient obstinément l'horizon.

« C'est la plus grande force économique d'Europe. Une prospérité formidable... »

J'espérais de sa part le signe le plus anodin, une plainte, un tressaillement. Ses yeux étaient ailleurs. Le ciel s'assombrissait peu à peu, les ombres s'allongeaient. Les édifices, au même rythme, se resserraient sur nous.

« Elle partage une frontière avec la Pologne, la France, la Belgique... »

Le grondement du marteau-piqueur nous remuait toujours les fesses et *la noirceur grandit la moiteur disparaît les ombres les ombres les immeubles le verre se referme sur nous sur ma tête sur elle sur mes épaules sur Céline qui s'en fout un arbre un objet elle est un*

*arbre un objet rien de plus peut-être moins s'en fout ne voit rien ne comprend rien ne ressent rien rien rien et moi tellement trop toujours angoisse et elle et rien rien rien Céline avait l'air de s'ennuyer.*

« Écoute-moi, Céline, une prospérité formidable, écoute-moi, Céline, une pros... »

*Et les fonctionnaires les bureaucrates partout de nouveau dix-sept heures encore envahissant écrasant déboulant les immeubles crachent les fonctionnaires les bureaucrates les immeubles crachent sur le boulevard, les gens rentraient chez eux ou retrouvaient les terrasses en discutant. Leur fourmillement me torturait ; les édifices, l'asphalte, la pelouse encore autour de moi empilé isolé je pleure la matière qui compresse Céline qui s'en fout Céline qui n'a rien ne ressent rien pas de torture pas de douleur Céline Céline Céline Céline, les gens, ce soir-là, étaient particulièrement nombreux, leur nombre*

*grandit sans arrêt des centaines des milliers des millions qui me respirent qui me compriment qui m'encerclent et les immeubles et Céline Céline Céline Céline Céline, et Céline qui n'en éprouvait rien, qui avait l'air de s'endormir. Au gré de l'obscurité envahissante oh Céline je la déteste oh, je sentais sourdre en moi une colère grondante, une haine qui traversait mon corps au rythme du marteau-piqueur depuis des heures toc toc toc toc sans arrêt qui me blesse l'oreille les yeux la cervelle, propulsée par chacun de ses battements et Céline toujours rien indifférent moi si sensible au monde Céline qui pue qui s'en fout pas de torture pas de douleur et moi et moi et moi qui n'en peut plus qui en a marre et qui subit en silence lucidité et elle s'en fout, en une seconde, sans me retenir, j'attrapais Céline par le bras, lui tordais le poignet de toutes mes forces, lui pinçais un mamelon de l'autre main, de plus en plus fort, sans rien dire, et elle, tout de suite, qui s'est mise à crier sans comprendre, un hurlement de petite fille qu'on viole dans son sommeil.*

Ça n'a pas duré. Je n'ai pas pu. La vue de cette chair obèse qui se trémoussait dans tous les sens, sans même pouvoir appeler « à l'aide », ce gros visage inexpressif qui s'était comprimé en une boule de rides, ce visage qui n'était plus celui de Céline, tout cela affectait une détresse trop sincère, trop grande pour ma sensibilité névralgique. J'ai retiré mes mains, me suis rassis avec un peu de honte. À côté de moi, Céline respirait fort.

Au loin, un klaxon a retenti, puis un cri de surprise. Quelques rires, celui d'un homme qui enterrait les autres. Doucement, le souffle de ma Céline ralentissait. Le smog léger du midi s'était dissipé dans la pénombre, Montréal palpitait d'une circulation discrète. Céline ne m'en tiendrait pas rigueur, elle qui oubliait si bien.

Dans la lumière du crépuscule, le grondement du marteau-piqueur s'est interrompu.

## *N'être*

Par **David Bélanger**  
Cégep François-Xavier-Garneau

*Je suis trop con, c'est le problème.*

Regardez la fiente blanche sur le canapé. Ma mère. Belle comme une maladie vénérienne. Et moi et ma leçon mathématique que j'*inachève*, l'horloge de cuisine qui me vomit du temps mort. De l'inutile quadrillé, des calculs pour aller où ? Je fais du jogging depuis ma naissance. Courir vers nulle part. C'est con, comme moi.

Infirmière, elle soigne les gens. Pas de pandémie de peste, pas de guerre totale aux membres rôtis, aux ventres ouverts. Ma mère, c'est une infirmière qui applique des compresses froides

sur le front en friche des vieillards et qui mouche les enfants morveux. Elle est aussi conne que moi, d'ailleurs.

Il ne suffit pas que de se regarder dans le miroir pour s'en rendre compte. Se concevoir imbécile exige une réflexion de longue haleine. Il faut y songer, ou qu'on nous le répète, mais même cela, souvent, ce n'est guère assez. J'y ai pensé longtemps avant ce soir, je me suis remémoré, j'ai pesé ma conscience, comme ils disent. Je supporte constamment le désagréable agencement de mes traits, de mon être, mon corps de ver, malingre, osseux, tordu, et mes mains inutiles, inhabiles, décharnées; ma nuque touffue et grasse, mes yeux de poisson. Je suis du caviar, hein maman? Un paquet de caviar que t'as pondu pour que la vie me bouffe. Sur un petit craquelin salé. N'empêche que la laideur à elle seule n'enlève pas le génie. Socrate témoigne. L'œil torve de Sartre, l'arc du cou d'Hawking, la tronche de Van Gogh, aussi. Quatre sur quatre. Pourtant. Les statistiques mentent. En fait, elles sont franches comme une guerre américaine. Je suis con. Laid.

Et condamné. Ce que je ferai de ma vie, m'assure Mrs. Judge, ce sera ce que l'on fera de moi. À la laisse de la majorité comme les moines accrochés à celle de Dieu. C'est une tragédie.

Mrs. Judge est une femme agréable. Ses longues robes violettes exhalent la cassonade et le pain frais; rien à voir avec l'uniforme de formol de ma mère. Elle m'attrape par le cou, tendrement, et me dit à l'oreille que je suis un brave garçon. Son sourire est sans âge, ses mots aussi. Depuis toujours, elle ressasse les mêmes paroles chargées chacune du même fumet. Je me sens encore enfant, parfois, en sa présence. Elle me prépare des biscuits, certains soirs, à mon retour du collège. Un long verre de lait de conversation s'ensuit, doucereux, apaisant. J'oublie les affres du jour, alors. J'oublie les pires regards, ceux que je porte moi-même à la glace. Elle me parle d'hier, au temps où je n'existais pas. De son époux, Joseph, qui était peu de chose : un brave homme, comme moi. Ses mots coulent le long de mon épine dorsale, m'extirpent tranquillement l'horrible impression de n'être né que pour un

craquelin. Excepté ce soir-là, quand elle m'a dit, tout sourire, que j'étais l'objet des autres.

Elle dort, maman. Deux jours que je ne lui ai pas parlé. Ses quarts de travail s'allongent, ses siestes, mes absences. Seules nos phrases raccourcissent. Qu'est-ce que deux cons pourraient se dire ? Je l'entendais pleurer, petit, dans sa chambre. Je me demande maintenant si elle se rendait compte, comme moi. Sa peau translucide laisse deviner le bleu de son sang qui sillonne ses poignets. Une grimace immobile stigmatise ses traits. Un sourire hugolien, dirait-on, naïf. L'ennui, c'est que forcément elle ne survivra pas à la fin.

Pour tout ce que je n'ai pas eu, je l'ai eue, elle, me rappelle Mrs. Judge. J'aurais aimé en dire autant de ma mère qui, à ma naissance, a reçu tout le contraire d'un bon fils, attentionné, brillant, d'avenir. Néanmoins, elle m'aime. C'est dans sa nature d'infirmière. Puis, peut-être par conscience, parce qu'elle fut la maladie vénérienne de ses parents. Parce que résonne en ses veines, que j'aperçois à son poignet, cette

haine d'être, cette incompréhension matinale à poser le pied à droite pour sortir du lit et ainsi risquer de passer l'arme à gauche. M'aimer par pitié. Elle doit forcément comprendre qu'il n'y a rien au bout, maman. Trouver la chose horrible, comme moi.

Ses godasses blanches sont tombées de ses pieds. La télévision passe en revue les maux du jour. De grands efflanqués qui gesticulent avec Kaboul pour décor. Bagdad. Khartoum. À quoi bon la guerre quand il faut vivre ? Des bombes chantent en trame sonore, pour l'ambiance. Un soldat est mort, là-bas, ici dans le salon. Partout on meurt, mais on parle de lui et de son explosion en pleine poire. Tant pis. À la télévision, le président et son discours sur l'évolution sociale se juxtapose au témoignage du commis d'épicerie qui relève l'atrocité d'un braquage. À cela s'ajoute l'image idiote des pieds sans vie d'une malheureuse victime derrière le comptoir. Les pieds de maman perchés sur l'accoudoir du divan. Clignotent les fausses certitudes captées par la caméra. Ces sourires journalistiques adressés aux écrans des

téléviseurs, aux amants caméramans, à la régie candide. À un seul comme à la masse. Regarde le beau sourire maman, il est pour toi, pour tous. « Merci, portez-vous bien ! » claironne la voix de la jolie animatrice. Que lui importe. L'indicatif musical s'attaque à la résonance oiseuse des propos télévisuels. Tous les mots inutiles perdus dans le sommeil d'une pauvre infirmière exténuée. Et tous les autres qui n'en ont rien à foutre. Comme le sourire muet de la journaliste.

Certains après-midis, du banc de rue devant chez moi, je peux apercevoir le retour des universitaires. Ces écervelés qui ont des enfants et des thèses barbantes à achever. Ils font partie de ceux à s'offusquer du décès de Benazir Bhutto, de la question de l'Ossétie, des calories du caviar. Leur manteau à la Werther leur astiquant les talons - de belles semelles italiennes payées à même les bourses d'excellence - ils marchent en portant leur attention analytique sur les dalles du trottoir. Des abrutis qui se regardent courir. Mrs. Judge les appelle les retardataires, parce qu'ils repoussent le moment d'entrer dans le vrai

monde et qu'ils s'enchaînent à ce purgatoire de l'existence. La vérité qu'ils ignorent, c'est qu'ils vont mourir. L'importance pompeuse de leurs propos ne sonne rien de plus qu'un glas, quelque part. Ils passent en tourbillon de neige, les pieds dans la vase, l'écharpe au vent. De fugitives images intelligentes pourries d'inconséquence. Mrs. Judge, à sa fenêtre, les regarde en même temps que moi, souvent, et m'adresse des simagrées amusantes qui gouttent le thé chinois qu'elle me sert parfois, lorsqu'elle a joyeuse humeur.

Elle me sert un thé jaune et amer ce jour-là, celui lors duquel elle me donna accès au futur, au mien, et à son avis sur la question; lorsque j'appris être à la masse ce qu'est le chien pour son maître. « Le postillon de la démocratie », avait-elle souligné. Un brave garçon. Un citoyen. Rien de plus qu'un morceau de papier recensé aux quatre ans, votant autant de fois et comme on veut que ce soit fait. Pas moi, lui. Le citoyen. Alors, j'ai compris. Je suis con. Comme les autres.

Eux, cette nuée vrombissante, ces reliefs de briques de corridor à la sortie des cours. Voyez. Il porte des lunettes rondes et s'exprime d'une voix flûtée, comme son corps fluet. Son voisin arbore une calotte horrible qui fait oublier tout le reste. Les macaronis tièdes qui reposent au fond de leur bol les laissent indifférents. D'autres encore discutent. Elle a des nattes blondes qui semblent faites de paille, encadrant son frêle visage d'os et de rousseur. Une petite rebondie pige les nouilles à l'unité au bout de sa fourchette que tiennent ses petits doigts boudinés. Un grand filiforme targue tous et chacun, forcément de haut. Les beaux. Les laids qui s'en sont fait visiblement une raison. Ou l'ignorent. Une sombre compagnie de cafétéria, une myriade d'innocences nauséuses, autant de bouches ne pouvant s'imaginer les vers de la putréfaction voisinant leur rose langue qui se permet pourtant l'émergence bruyante de bêtises. D'insultes. Ces centaines de fausses vérités qui bruient dans la grande salle. Je suis eux. Ma voix est un autre instrument de tout ce brouhaha. Troupeau de porcs se vautrant encore un temps avant l'abattoir. Le gibet. La fatalité

de notre groin qui résonne des âneries. Hihan ! Et puis un jour quelqu'un comprend cette farce qui débute en vagissements pour se conclure de râles. C'est moi, une bombe nucléaire de compréhension du monde, de sa mécanique linéaire et sans issu, de ses sentiments qui sonnent faux parce qu'ils ne sont qu'intermèdes entre premier et dernier souffles. Tous ces gens qui vivent et qui ne comprennent pas. Je veux dire, je les tueraï tous. Ces imbéciles qui l'ignorent. Je vais éclater chaque petite tête, ou du moins, celles qui pointeront par-dessus les pupitres. Massacre sur fond vert de tableau. Et dès demain. Parce que j'ai compris qu'il n'y a qu'un seul moule à l'existence : une ligne qui se dessine et zigzague jusqu'à la fin. Il faut pourtant laisser sa trace, ne pas bêtement mourir, quitter l'inachèvement sans proposer de suite. Gagner son ciel dans la mémoire des gens. Le respect des idiots, pour ne plus l'être enfin, car mort. Morts comme tous ces cons qui deviendront héros. Tombés au combat. Desquels on se souviendra. Un champ d'honneur pour eux. Contre moi. Priez pour cette route rompue. Ce gouffre un peu tôt rencontré

sur le chemin. Virage abrupt pour tous. Mais qu'importe. La journaliste aura son sourire à la fin du bulletin. Néanmoins, il est tout de même triste de réaliser que comprendre la vie implique qu'on doit haïr le monde entier. Vouloir laisser sa trace. De sang.

Un mouvement dans son sommeil ressemble à une houle sur une mare placide. Un gémissement me parle d'elle à l'intérieur. Au-delà de ses cheveux qu'elle abandonne au cuir du divan. Elle a dit souvent, ma mère, que la vraie vie c'est dormir, se clore au monde entier pour s'ouvrir à soi-même. Le rythme imperturbable de son cœur. De son souffle. Se jeter dans les aventures immobiles et égoïstes qui n'engagent personne. Être, tout simplement, et ne plus être pour les autres. La vie rêvée.

Ses cils papillotent. La publicité que renvoie le téléviseur illumine son visage d'un éclat rose. L'éclat de sa salive aux commissures de ses lèvres. L'aqueux immobile de son œil ouvert. Rose, son visage blême. À l'éveil, un état d'égarement

suspend ses gestes. Elle ne reconnaît ni le lieu, ni le temps. Ne pas savoir ce qu'elle fait là, puis stupidement s'en rendre compte. Elle me voit et croit comprendre. Pourtant. Elle ne comprend rien. L'horloge de la cuisine, la voix de l'annonceur, la déneigeuse dans la rue, tout cela lui apparaît comme une bible solide, une évidence. Sans doute me cuira-t-elle une omelette, ensuite, puis parlerons-nous de nos vies parallèles. Or, ce sera tout de même le néant. Aucun sens à nos vies. Le salon gardera alors sa forme de cage à souris.

J'achèterai peut-être des fleurs au coin de la rue pour emplir un vase poussiéreux que Mrs. Judge dépose sur son piano. Lorsque j'irai les lui porter, sa maison embaumera je ne sais quoi; ses guirlandes, comme hier, m'impressionneront par leur variété. Des décorations funestement puériles. L'arbre mort de lumières et de boules de verre, surtout. « C'est important, me répondit-elle hier, d'allumer un peu de sourire autour de soi à certains moments de l'année. » Elle prendra mon bouquet avec des reflets de jeunesse dans son vieux visage de raies de peau fanée. Ce sera

important, mais important pourquoi, je l'ignore. Je serai un gentleman. Dans ses yeux, je porterai l'armure, le veston, la cravate. Sans doute deviendrai-je les fleurs dans son vase. Même si l'important est le sentiment derrière le geste. La main tendue de pétales. Le baiser. L'assassinat. Sans les tiges pour les expliquer, ce ne sont que des vases vides.

Mrs. Judge, c'est d'elle que je garderai bon souvenir. Elle serait sur toutes mes cartes postales si j'avais à témoigner de mon bonheur d'exister. Son indifférence déconcerte. Je veux dire, son manque flagrant de raison de vivre étonne. Réjouie. Il n'y a chez elle aucune tentative de justification. Sans travail. Sans études. Sans famille. Ses ambitions se résument à vivre. Vivre pour vivre, comme s'il s'y cachait un sens certain. Parfois, quand elle parle, cela me rappelle une morte qui se raconte. Comme moi.

À présent, elle marche dans la cuisine. Tout me semble clair. Ma haine. Je la sens qui palpète dans le creux de ma gorge. Cette vérité concrète

de mon imbécillité qui m'octroie froidement la possibilité de comprendre. Ma mère qui m'offre le choix du repas. Mon estomac qui s'en fout. Savoir que naître, c'est n'être. Les lunettes épaisses d'un type à l'école. Les nattes de cheveux des filles. Leur chair potelée. Leur rire flageolant qui ne veut rien dire. Leurs pattes qui ne vont nulle part, comme si l'Université était une fin en soi. Moi, le con stagné entre deux niveaux dans l'ascenseur, qui prends le temps de les voir. De tasser leur cadavre d'un bout de pied nerveux. Je ne ressens pas une haine à voir ma mère confectionner son omelette, à sentir le beurre qui grésille, son arôme doré sous la lumière jaune de la lampe, à entendre le craquement de l'œuf, moi, caviar, qui me consume. J'ai seulement cette fin implacable avant le commencement. Ces actes comptés qui nous déciment tous avant le rideau. L'omelette inutile. Tout le reste qui perd son sens. Sa saveur. Les cœurs qui battent par centaines et desquels on pourrait rompre le rythme sans risque. Tuer qui devient probable. La tragédie en guise de mœurs.

Au revoir maman. Je vais acheter des fleurs pour Mrs. Judge. C'est une ultime gentillesse. Je n'ai pas trouvé la mesure de l'hypoténuse, c'est nul. Mais sans importance. Je n'ai pas bossé longtemps sur la chose. J'ai songé. À ce corps blanc qui ne vivait que pour soi dans son sommeil paisible. À ceux qui travaillent ardemment pour l'avenir. Aux morts et aux autres, les mourants. J'ai pensé à moi-même, à ma fin. Mais forcément, quand on parle de mort, on ne sait pas. Toute la soirée j'ai nagé dans demain matin. Maintenant, je vais chercher des fleurs.

Combien de vies *inachèverai*-je demain ? Toute cette jeunesse qui voit une sorte de route bituminée devant elle. L'odeur du café est celle des classes qui s'emplissent. Des voix enrouées de nuits blanches. De l'alcool qui flotte encore dans certaines idées. Des gestes ralentis, hésitants. Toute cette vie radicalement biologique qui

s'éparpille dans les salles de cours, à travers les souvenirs, les espoirs. Le carton chaud dans la main de la petite au premier rang qui boit soudain à grandes goulées. Le froid du métal de mon revolver dans le revers de ma veste.

Mon nez porcine à l'arrière de la classe ainsi que mes cheveux hirsutes, un teint cramoisi, mes vêtements rêches que je gratte nerveusement du bout de l'ongle, tout cela n'a aucune incidence sur l'avenir. Que j'abrègerai, de toute façon. J'arrêterai l'essoufflement de quelques-uns d'entre eux, enchaînés à la vie comme à un vélo stationnaire. L'Université, l'au-delà. Les enfants. Le mariage. La retraite, horriblement espérée déjà. Ce chemin, virtuel ou presque, se terminera.

Comment baptiseront-ils la mare de sang devant le tableau vert tressé d'algèbre ? La caméra devant

l'établissement avec la journaliste dans l'objectif, aucun sourire, une mine déconfite peinte pour l'événement. Que concluront-ils ? L'absence même de motif pour tuer les renversera. Folie, notera-t-on. Démesure. *Hybris*. L'absence de raison de vivre ne sera guère prise en compte. Les fins psychologues avanceront que l'humain ne tue d'un geste raisonné que lorsque la chose est nécessaire. Autrement, cela est considéré comme étant issu de la passion. Psychopathe, haineux. Ma haine de mes semblables, ce sera le pronostic final. La mare de sang avec les manuels géométriques en berge, ce sera mon mépris de ces êtres abrégés à grands fracas de poudre et de chaises renversées. Certains iront jusqu'à blâmer la télévision. Les crimes présentés au journal télévisé de dix-sept heures, les jeux vidéo trop violents, la liberté offerte par l'ample toile virtuelle. La société. Mes cours. Ma famille. On inquiétera ma mère et son éducation. Je serai le

produit des autres. Les responsables seront les survivants. J'aurai fait ce que l'on fit de moi. Arme blanche entre les mains de la masse. Sinon, rien. Les yeux crevés par mon acte, on ne saura comprendre au-delà.

Le trottoir grince sous mes pas. Le long tracé opalin laissé par la déneigeuse s'engouffre dans le sombre du boulevard puis scintille devant les boutiques éclairées par les murmures de réverbères. Le fleuriste m'adressera encore une fois la parole dans son accent d'outre-océan. « Un autre bouquet pour votre vieille voisine ? » dira-t-il avec son sourire élogieux. Je serai la beauté de ces fleurs, un moment, comme demain je serai le plomb dans le crâne du petit frisé en diagonal devant moi. Le fleuriste me servira ses plus belles gerbes, comme la veille, des couleurs aux fragrances de paradis, taillées à même les sourires

de Mrs. Judge. Pour la septième fois, mes mains en bouquets, je monterai les escaliers sans arrêter à ma porte et je ferai tinter le carillon auquel répondra l'effleurement des savates de Mrs. Judge contre son tapis moelleux. En voyant le jardin au bout de mes bras, sans doute me servira-t-elle de ces répliques doucereuses, voulant que nous soyons amants : « Oh ! Tu me fais plus belle cour que me la firent tous mes prétendants ! » Elle m'offrira des biscuits, un siège, du lait. Son sourire. C'est important, son sourire, même si j'ignore pourquoi. Je ne la quitterai que plus tard, alors qu'elle me désignera mon lit. Pour mes études. Mes amis. Mon humeur. Pour rien. L'écho de son conseil sera, le lendemain, le cri d'agonie suraiguë d'une grande demoiselle rousse. Ou le silence.

Mais je ne tuerai pas. Six autres fois, déjà, je ne tuai pas. L'écriveau du fleuriste tangué. Des

flocons dansent jusqu'au sol. Maman ne travaille pas ce soir. Je regarderai ma chambre déserte avec le goût mielleux des biscuits de Mrs. Judge sous la langue. D'un craquelin salé sur lequel on aura étendu un mince lit de caviar. Je penserai à ma haine, cette bouillie d'œufs à bouffer de laquelle je fais partie. Ce revolver que je n'aurai pas demain. Cette idée sans fond. Meurtrier sans fusil, innocent à défaut d'arme. Je vais penser peut-être au sourire qui me survivra.

Le fleuriste est occupé avec un autre client. Ça y est. J'abandonne les fleurs à leur cageot. Aux tertres que je ne causerai pas. Il fallait bien me faire une raison. Puis, demain, c'est test en mathématiques. Je devrais, je ne sais pas. Au cas où. Car il y a l'espoir : ma vie qui s'insinue encore dans l'ombre des jours.

*Aversion symétrique*

Par **Sophie Blanchet-Vaugeois**  
Cégep de Saint-Laurent

Il y avait elle.  
Il y avait elle et le miroir.  
Il y avait elle, le miroir et, dedans, son reflet.  
Il y avait elle, le miroir, le reflet et son horreur.  
Il n'y avait plus rien, puisqu'elle avait maintenant  
les paupières closes.

Doucement, en toute lenteur, elle ouvrit un œil,  
puis le second, cligna des yeux, en pensant chasser  
l'image, et ne put que se détourner de la glace pour  
échapper à la vision d'épouvante. Elle criait en  
silence, l'air délaissant ses poumons, mais le bruit  
n'avait pas quitté ses lèvres entrouvertes, comme  
celle d'un poisson faisant des bulles. Sa souffrance

n'avait d'égale que son impuissance enragée. Cette symétrie reflétée elle la refusait de tout son être révolté. Ces traits étaient indéniablement uniques et beaux à l'œil mal avisé, mais cette peau était si ingrate que toute personne observatrice pouvait le constater. C'était la porcelaine la plus abominable qui fut construite par une matrice humaine. Pourquoi se leurrer, elle les voit ces gens qui la regardent et qui affichent un petit sourire en coin puis se détournent en voyant ses yeux hagards se poser sur leur personne dont la perfection repose parfois sur des artifices, parfois sur cette traîtresse de génétique. Elle se déteste.

Elle est stoïque.

Elle essaye de garder sa contenance et de ne pas laisser ses yeux s'embuer.

Elle laisse les larmes couler et ses mains couvrir le plus de surface possible.

Elle fait glisser ses paumes sur son épiderme, mais résiste à l'envie de tenter de plonger ses ongles dans la chair si fragile.

Une faiblesse la prend de court et ses bras retombent le long de son corps tremblotant.

D'une mollesse digne d'une poupée elle se laisse tomber sur le dur carrelage. Elle souffre, c'est justement sa douleur mentale qui anesthésie le choc avec les froides tuiles. Elle se replie, puis lentement se traîne, tel un escargot, vers la porte de la douche. Ses mains tâtonnent sur le plexiglas givré pour finalement atteindre la poignée qu'elle agrippe de toutes ses forces. Elle est debout, toujours instable, mais en position verticale. Dans le prisme d'un blanc assombri par la distance avec la lumière l'eau se met à couler en une chaude pluie qui la récuré. Le liquide broie la peine, nettoie l'horreur, évince le malheur et, surtout, la calme. Recroquevillée dans le fond de l'espace clos, elle laisse couler son envie de destruction dans le drain. Elle émerge de la salle de bain, dégoulinante, mais souriante; ce n'est qu'éphémère, mais ce lavage la préserve de l'autodestruction et de ses pulsions morbides. L'eau, peu importe sa forme, est son plus fort placebo. Il neige dehors, tout est blanc et gris, la neutralité penchant vers l'espoir, voilà ce qu'il y a à voir.

Elle est d'une minceur enrobée de peau sur les os et d'un peu de chair entre les deux.

Elle a un petit ventre.

Elle a de petits seins.

Elle a la peau lisse et duvetée.

Elle est digne de l'idéal sudiste, à l'époque de la Renaissance, de la beauté.

Le passage de la douche au lit fut une dérive à travers le momentané engourdissement sentimental. Les draps furent soulevés pour venir se poser selon son petit rituel : « Une pour le corps, une pour le cœur, une pour l'esprit et la dernière pour me faire sombrer dans les bras de Morphée. » Voilà ce qu'elle répétait chaque soir où le sommeil fuyait la nécessiteuse jeune femme. Elle sombrait dans le sommeil comme le bateau écrase toute sa masse sur le récif. Le drap contre son corps avait tant l'habitude de cette cuillère humaine qu'une patine s'était formée à l'endroit où son corps se lovait chaque nuit, un confort qui finirait par se rompre avec le temps par l'épuisement de ce tissu qui en aura trop vécu. Dernièrement elle a senti le besoin de faire appel

au réconfort d'un doudou puisqu'il n'était pas possible de côtoyer une autre chaleur humaine, ni même le souvenir de celle-ci. C'était une vieille couette qui avait vu son enfance passer dans un autre lit, du temps où elle était jolie, avant qu'une erreur se fasse en cours de route et qu'elle gâche sa douce innocence. C'est dans celle-là que le repos venait enfin l'arracher à la haine.

Elle rêve.

Elle se perd et se reconstruit.

Elle ravive la flamme de l'espérance.

Elle oublie le poids de la réalité.

Elle a le corps détendu de la racine des cheveux au bout de ses orteils.

La chanson qui joue est censée lui donner envie de s'extirper de son confort pour affronter l'existence de toute la fierté de son être et pourtant elle n'a qu'envie de noyer la lumière dans ses draps, que la nuit soit à nouveau celle qui filtre à travers les rideaux. La musique est partout, les pensées s'entrechoquent, il n'y a plus qu'à se résigner puisque le temps file tout de même et l'école

n'attend pas que ses étudiants s'y présentent pour entamer la journée. Dans la pénombre de sa chambre elle enfile ses vêtements en vitesse, fait son lit consciencieusement et éteint le cadran qu'elle aurait, comme toujours, bien eu envie de réduire en miettes. N'ayant aucun désir d'affronter la glace pour l'instant elle déjeune et prépare son dîner à la lueur de la veilleuse; il est décidément trop tôt pour qu'une sale carcasse puisse être autre chose qu'une carcasse dans un grotesque déguisement, une tentative d'user d'artifices qui ne peuvent rien pour la déchéance la plus totale. Elle est comme un puits infini, la nourriture entre et seul le goût subsiste, les pensées positives s'imposent et aussitôt se désintègrent. Son fantôme trouble l'uniformité du miroir, mais sa vue se trouble assez pour qu'elle s'apprécie, quelle tromperie que cette image matinale d'un flou frisant la perfection.

Elle est matière.

Elle est une masse d'atomes en mouvement.

Elle marche rapidement à travers son quartier, maître de ses pas.

Elle attend seule à l'arrêt, droite et inébranlable

comme un pic planté au sol.

Elle entre dans un autobus et tente de se fondre dans la masse somnolant.

Les lundis ça ne lui réussit pas plus qu'au reste du monde; elle est là, dans son endormissement frôlant le grotesque, brinquebalant au rythme des imperfections de la route. On dirait une marionnette dont l'on a coupé les fils tant elle est inerte, si ce n'est que son corps suit les mouvements saccadés imposés par la route en pleine décomposition. Elle a sombré dans le néant, tout près du vide absolu, dans ce sommeil comateux où même sa haine se confond dans ce qui peuple sa tête. Ses écouteurs crachant une musique sonore sont le seul port d'attache de sa tête à la réalité dont la somnolence l'éloigne doucereusement. Le froid trop prenant et une forte odeur de parfum ont eu raison de sa pauvre bulle; elle émerge malgré elle du seul état la détachant de son dégoût et de sa conviction que ceux ne voyant rien de sa condition abominable ne sont que des hypocrites qui n'aimeraient pas se faire confronter à leur propre laideur

si la souffrante esthète les confrontait. D'un frottement des paupières et d'un mouchoir passé sous les narines elle se décongestionna le visage avant de se lancer comme une fusée sur le chemin de l'école, le chemin sur lequel elle était invincible, portée par le son et une volonté qui la transcendait. Elle incarnait un refus global de sa propre personne, mais cela ne l'empêchait pas de guerroyer chaque jour pour le triomphe de son esprit. L'âme se devait d'effacer le contenant.

Elle a la tête haute.

Elle est un roc fissuré, mais tout de même une pierre solide.

Elle aurait préféré son havre de paix, mais se résigne au combat.

Elle désire apprendre pour un jour dompter sa tête et enfin s'appriivoiser.

Elle cherche un miroir qui lui reflétera le bonheur d'être tel quel.

Le temps passe en cheveux tombant, en défauts se superposant, en concessions pour vivre même dans le malheur, en soif insatiable d'amour et de

savoir qui ne l'emplissent jamais à sa satisfaction. Chaque jour lui semblait pareil au précédent, à d'infimes variations près, soit le sommeil accumulé, les cours composant la journée et son humeur couvrant le dégoût mijotant, attendant le moment où une secousse ferait déverser le tout. Elle entra par l'une des multiples portes du bâtiment principal et gravit les escaliers à la vitesse de l'éclair, regardant en bas tout en montant, ce qui lui donnait tout un tournis, une autre forme d'oubli sans avoir à toucher à des substances illicites ni dépenser une quelconque somme. Elle se rendit à son cours en faisant un vacarme qui lui semblait insensé vu le peu de chair qui la composait. Elle en vint à se demander si ce n'était pas sa tête qui interprétait le son avec une telle puissance, manifestement en assonance. Comment une enveloppe creuse pouvait-elle créer des tremblements de terre ? Il n'y avait pas de réponse à apporter à cette question semblait-il. Alors que la nuit n'était jamais assez noire, que l'amour n'aboutissait à rien, que tout effort était vain, le bruit du vide est encore plus lourd que celui de la plénitude puisqu'il n'est que légèreté. Après tout l'absence tue, se dit-elle. Chaque seconde

était le deuil d'une idée réprimée, elle vivait dans l'extinction de sa passion, de sa personnalité. Sa haine était un frein à tout élan.

Elle est perdue dans son labyrinthe de désir et de refoulement.

Elle absorbe la matière enseignée et se vide de sa propre essence.

Elle ingère la vie qui la recrache sans vergogne.

Elle sourit, avec une lourde mélancolie qui en fait parfois une grimace.

Elle s'affaisse sans pour autant se ramollir complètement.

La journée a encore passé en un éclair, elle commence à penser qu'elle n'a nulle emprise sur le temps qui défile à cette vitesse, celle d'un bénin claquement de doigt. Soirée routinière, une parmi tant de celles qui ont passé et viendront. Tout est toujours aussi vide, comme si les autres avaient plus que du plein, que l'on avait volé ce qui devait lui revenir de droit, une part qu'elle devait bien mériter. À quoi peut-on croire quand la seule certitude que l'on a est que la haine

est vraie, comme la douleur qui en résulte ? Pourtant elle dort, pourtant elle continue à vivre, mais un jour le fil conducteur cédera devant un poids qui ne devrait pas être supporté par un être humain, pas même par une erreur. L'erreur existe et ne cherche pas la fin, si ce n'est celle d'une désagréable condition. Elle sait pourquoi elle se cache, mais elle refuse d'admettre sa fuite, s'échapper étant une voie bien trop facile. Elle s'efface sans pour autant arrêter de revendiquer son existence, son désir d'éteindre la haine la rongant par un besoin d'amour qui hurle dans son cœur et sa tête endoloris. Elle a l'impression de mourir dans ce lit tremblotant où elle disparaît dans un amoncellement de draps qui camouflent son corps en pleine évaporation. La nuit l'avale et le matin la recrache, impossible d'oublier, impossible d'hiberner lorsque l'on est humaine. Elle est victime de sa condition, pas moyen de réellement se sauver, mais c'est fort facile de sombrer. La laideur peut être l'apanage de tous, mais certains auront tout de même plus de chances que d'autres. Pas elle.

Elle s'est fourvoyée.

Là où elle croyait trouver sa rédemption l'attendait un autre problème.

Elle donnerait à son mal tous les noms de la Terre.

Elle se ferait mythomane si cela pouvait lui offrir une grâce.

Elle se laisserait enfermer si on lui offrait la certitude de la changer.

On lui tend la main de toutes parts, mais elle sent que personne ne comprend vraiment ce qui lui arrive et que tous ne font que rire devant cette horreur qu'ils considèrent injustifiée. Elle en est arrivée à un stade où crier de toutes ses forces devant ceux qui sont bien trop obnubilés par leurs propres soucis lui semble la seule issue temporaire à cette haine qui la pourrit un peu plus chaque jour. Elle ne disparaît pas assez, ni n'existe pleinement, elle incarne une certaine incertitude qui virevolte dans le temps. La présence partielle d'un jeune homme faisant battre son cœur abîmé l'inquiète au plus haut point. Il la fait sentir importante bien qu'elle

sache pertinemment que ses yeux à lui voient l'idéal ailleurs. Elle ne souffre que plus encore de cette attention puisque la jeune femme n'en est qu'encore plus assoiffée de bonheur, d'un bonheur qui, par bribes, semble préhensible. Comment peut-elle désirer son propre idéal si sa propre valeur frôle le néant ?

Son sourire reste accroché tant bien que mal sur son masque. Plutôt grimacer. Faire le mouvement inverse rendrait son équilibre mental encore plus précaire. Ses dents blanches et ses yeux ne larmoyant guère sont le seul rempart lui restant pour contrer les attaques de cette sauvageonne de vie. Un pas après l'autre, aux côtés de l'être aimé, que ce soit réciproque ou pas peu importe, elle mérite un peu de paix même si la mélancolie ne se prive jamais de lui rappeler qui elle est et le fardeau qu'elle porte. Il existe, dans son propre univers; cette unique pensée la réjouit assez pour que sa vie ne soit pas mise en danger par toute tentative répréhensible de mettre terme à sa douleur.

Elle est masquée d'une hypocrisie lui servant de dernier rempart.

Elle tremble fort, mais personne ne la soutient.

Elle manque de tout, mais ne demande rien.

Elle se questionne sur son infinie laideur.

Elle rejette les solutions avec lassitude.

Avec le temps elle se morcelle et se répand, en vieillissant elle tente en vain de retrouver sa consistance, en s'imposant des limites supposées la durcir, mais les émotions ont fini par avoir raison d'elle. Maintenant la haine est à sa plus simple expression, envahissant chaque pore de sa peau et chacun des neurones dans sa tête. Son esprit cartésien n'a jamais pu éradiquer le problème la minant à chaque instant, en surface ou en profondeur, bien qu'elle ait pu s'améliorer sur d'autres aspects. Elle ne peut qu'excuser autrui de la rejeter puisqu'une erreur s'est produite dans la transformation entre une mignonne petite fille et le produit actuel dont le développement est final et que l'avancée de l'âge viendra figer. Les photographies mentent parfois, car comme le miroir lui jouant parfois des tours, elles donnent une illusion de beauté, d'une certaine

correction de la réelle abomination. C'est une magie temporaire que cette immortalisation, des artifices qui, comme le maquillage, refusent parfois de soigner l'apparence. Elle se demande où sa survie est en mesure de puiser de l'espoir alors que la lueur faiblit de plus en plus en son sein. Éradiquer son être ne lui a jamais semblé une solution envisageable, mais l'épuisement donne parfois des idées des plus dangereuses. Comme la neige, alors que l'hiver cède sa place au printemps, elle est éventrée par les changements incessants, elle est épuisée et sujette à l'influence extérieure. Elle s'amenuise et se répand, faisant son chemin vers la disparition, changeant de forme pour le mieux comme pour le pis. Le temps passe, mais l'étonnement a, depuis longtemps, fait place à l'habitude qu'elle accepte chaque jour. Comment se dépêtrer du quotidien où l'on est engoncé ?

Elle tourne en rond en une spirale infernale.

Elle martèle sa tête d'idées qui y meurent.

Elle n'ose pas se libérer de son fardeau.

Elle est incapable d'admettre sa condition.

Elle est répugnée par sa faiblesse si coutumière.

Elle se cache derrière ses habitudes, ses mots, ses vêtements ; elle se découvre en pensant mieux se camoufler. Elle se souvient, elle tente de se reconstruire dans le souvenir du temps pas si lointain où elle pensait, à tort, que ses cuisses étaient gigantesques et c'était là le majeur problème, cuisses qui d'ailleurs ramollissent en attendant de pouvoir courir sur un asphalte sécuritaire. Ce n'est qu'une enveloppe, voici ce qu'elle se répète chaque jour tel un mantra, à l'intérieur il y a beaucoup à exposer et dehors elle n'arrive qu'à débroussailler. On lui dit parfois qu'elle a de beaux yeux, cela peut prouver qu'elle a effectivement une belle âme, mais on peut aussi facilement insinuer que ses yeux seraient sa seule qualité esthétique. Malgré toutes ses bonnes intentions elle en revient continuellement à se haïr, à s'insulter et à se comparer à tout ce qui bouge, non pas à ce qui est faux, mais à ce qui est sensible et vrai. On a prétendu l'aimer d'un amour passionnel à quelques reprises, mais son désir à elle est encore plus grand, elle veut s'emmitoufler dans l'amour d'autrui, au bord de l'étouffement, dans la chaleur et la douceur.

Elle refuse le titre de dépendante affective, mais comment réagir quand l'on a l'impression que l'on a un sidérant vide amoureux à combler ? Elle cherche partout sauf que son incapacité à croire en elle finit toujours par la forcer à se rétracter et à envier le bonheur que l'être aimé trouvera avec autrui. Comme un cancer la haine mute en une insécurité qui balaie toute volonté de changement, toute espérance. Sans espérance rares sont ceux qui tiennent droits et fiers dans l'adversité. Quel pire ennemi que soi puisque nous connaissons nos faiblesses et nos forces et que nous sommes aptes à empêcher le meilleur comme le pis de se manifester. Sa génétique lui étant propre elle est cause de sa propre perte.

Elle pardonne ses parents de leur insouciance. Elle connaît la solution onéreuse, mais salvatrice à son aversion.

Elle rêve assez pour oser croire à la fin de son cauchemar.

Elle peint en couleurs son printemps qui émerge de la torpeur hivernale.

Elle sourit encore et c'est tout un pas vers la guérison que de refuser la mort de l'espoir.

*Es-tu fier de moi*

Par **Jérémie Bourdages-Duclot**  
Collège régional de Lanaudière  
à L'Assomption

-Qu'est-ce qui se passe, Mike ? T'as du plomb dans les poings ? Bon sang, on dirait une lavette qui a jamais boxé ! Frappe !

Mes jointures endolories répliquent par des directs, des crochets, des balancés, des obliques. Je n'en peux plus. Une lourde fatigue m'écrase le crâne, ma nuque est raidie sous l'effort prolongé, chaque muscle de mon corps brûle, se consume dans un brasier. Je fixe du regard les coussins que je tabasse, je les transforme en objets d'aversion, de colère pure, j'y puise les dernières bribes de mon énergie terrassée. Je sens mon cœur gonflé

à l'hélium, prêt à exploser sous la tension qui l'étreint. Frappe. Frappe. Tue-le, réduis-le en morceaux de chair éparpillés sur le sol, répand son sang sur les murs. Vas-y. Frappe.

-Criss ! J'aurais dû te classer dans la catégorie féminine ! Frappe plus fort ! PLUS FORT !

À vos ordres, monsieur. Je continue l'inlassable routine qui s'enchaîne presque automatiquement, malgré mon exténuation. J'exécute trois esquives, je me redresse en décochant une droite, je me protège le flanc, je...

-Oublie pas de bouger les pieds, maudit incapable ! Mieux que ça !

C'est comme si je me trouvais dans une toute petite pièce, un recoin isolé hors du temps et de tout lieu, qui se rétrécit et se referme autour de moi. Je frappe de toutes mes forces. La lumière n'existe plus, tout est noir, silencieux, hormis les vagues murmures qui me pressent à découper en lanières un adversaire invisible. Les

chuchotements se transforment en hurlements l'espace d'un bref instant, puis redeviennent échos lointains. Un rideau de sueur brûlante ruisselle sur mon visage crispé. Un peu plus fort, un peu plus rapide, un peu plus violent. Infatigables, ces coussins. Je cherche, expirant mon souffle rauque à chaque coup, le moyen d'enfouir ma main dans le torse de cet ennemi qui n'existe pas, de lui arracher le cœur, de...

-Donne-moi en plus, allez ! Donne-moi en plus !

-Oui, monsieur.

L'éclat des néons est trouble au-dessus de ma tête, le monde tourne. Mais je garde l'équilibre, et je percute, toujours plus vite, toujours plus brutalement, cet être d'ombre et d'antagonisme, un opposant qui gagnera à chaque fois que je ralentirai, fût-ce pour une brève seconde. Montre-lui. *Montre-lui comment on fait.* Il me semble que chaque muscle de mon corps se tend, se déchire, se broie dans le tumulte d'une agonie sans fin. On se bat jusqu'au dernier souffle, ou on ne se bat pas du tout. Voilà la philosophie de mon père.

-Tu veux vraiment être la risée de la famille, Mike ? Tu veux vraiment qu'on se rappelle de ton nom comme ça ? ! Tu vaux rien tant que t'as pas gagné, Mike, alors FRAAAPPPE !

Je hurle ma rage dans un concert de coups déments. Je vide mon sang dans une explosion de folie à en démolir le monde. Et le monde pourrait bien crever, je tue chaque parcelle de mon corps, je tue chaque parcelle de mon âme, j'arrache toute vie de cet adversaire anonyme qui s'écrase dans la poussière, et je patauge dans ses entrailles. Mes poings font reculer les coussins, je gagne. Je gagne. Va mourir dans tes sels et laisse-toi bouffer par ta moisissure et ta honte, parce que je gagne. Je gagne. Je...

-Stop.

Je m'effondre à l'instant, mes genoux cognent le plancher du ring. Une nausée sans nom me tord le crâne comme un linge humide et mes intestins veulent se déverser par mon gosier en flammes. Et tout ce que je parviens à faire, c'est respirer

par saccades bruyantes un air chaud, étouffant, mais un air quand même. Oui. Je respire quand même, à quatre pattes, m'appuyant sur des mains tremblantes. C'est déjà ça.

-Pas mal, mais tu manquais de rythme. Demain, en revenant de l'école, je veux que tu fasses une heure de corde puis deux séries de shadow séparées par des redressements et des pompes. T'as un combat dans deux jours, mon gars, allume. Je t'attends à l'entrée. Dépêche-toi de prendre ta douche et de te changer ; t'as dix minutes.

Dès qu'il tourne le dos, je me laisse rouler par terre, saisi de crampes aux flancs, si douloureuses que j'aurais crû être harponné par des crochets d'acier me tirant dans tous les sens. Mes dents s'entrechoquent et mes yeux, remplis d'eau, distinguent à peine le plafond gris du gym. Je tousse à toutes les deux expirations.

*Calme-toi. Calme-toi et respire à fond. Prends ton temps.* Un goût acre de bile me démange la bouche. Papa ne veut que mon bien, je le sais. Il me l'a dit et Papa n'est pas un menteur. Je lui dois tout.

Mais peu importe que mes poumons soient en feu, que mes jambes soient incapables de se tenir ou que mon crâne me semble lourd comme un boulet de canon. Je la sens encore, cette adrénaline mordante, ce deuxième souffle rageur dont la pulsation résonne toujours dans ma tête. Même couché dans ma sueur et ma fatigue, immobile à part ma poitrine qui se relève péniblement au rythme de ma respiration laborieuse... je la sens encore. Et mes poings meurtris se resserrent involontairement, avides de se mettre en mouvement de nouveau. Je me contrains à laisser l'affaissement m'envahir. Je le laisse me briser. La fatigue est un bonus, m'avait dit Alain. Il faut savoir en profiter et ne pas céder aux élans de passion persistante qui, parfois, sont de trop.

Comme mon père me l'a demandé, je me relève après quelques secondes supplémentaires d'immobilité, puis je me dirige vers le vestiaire d'un pas vacillant. Hormis quelques athlètes réguliers qui s'entraînent tardivement le soir, il n'y a plus personne au gym.

Je me déshabille par gestes machinaux et retire délicatement les bandes de tissu blanc enroulées autour de mes mains. Avec une grimace, je remue mes doigts et mes jointures meurtris, crevassés par des entailles sombres, parsemés de bleus. Je prends une douche courte, mais j'en profite pour laisser couler, front appuyé contre le mur de céramique, un filet d'eau fraîche entre mes omoplates. Je m'en rince rapidement la bouche, pour chasser une acidité énervante. Selon Papa, tant que je ne tombe pas inconscient, j'en ai encore à donner. Encore et encore et encore à donner. J'imagine que c'est ça la vie, après tout.

En enfilant mon jean, mon regard croise dans le miroir celui d'un jeune homme de mon âge, aux cheveux ébouriffés et aux yeux rougis par l'effort prolongé. Je m'examine silencieusement. J'ai l'impression d'avoir vieilli de cinq ans en quelques heures. *Un jour, mon gars, tu sentiras cette euphorie*, m'avait déjà dit Papa, alors que je commençais à peine la boxe. *Cette incroyable joie d'avoir vaincu après tant de souffrances, après tant de sacrifices...* *C'est la plus belle récompense qu'on*

*pourra te donner. La plus belle de toutes, mon gars.*  
Papa avait été un excellent boxeur de son temps ; ce n'est pas pour rien qu'il est mon entraîneur aujourd'hui. Oui, il a raison sur toute la ligne. Comment pourrait-il avoir tort ?

Dans mon monde, on meurt chaque jour pour mieux renaître le lendemain. C'est ainsi que je vis et c'est ainsi que je me bats. Ainsi que mon père me l'a enseigné. *Sauf que ton prochain combat ne sera pas vraiment comme tous les autres.*

\*\*\*

-Et puis, l'entraînement, hier ? me demande Maman en se servant du café.

-Très ordinaire, mais si y se force... ça devrait aller, répond mon père avant que je ne puisse finir ma bouchée pour parler.

-Mon frerot gagne tout le temps, même quand y se force pas ! s'exclame Chloé qui m'enlace le cou, m'administre un baiser sur la joue et s'assoit à ma droite, se jetant sur ses rôties.

J'esquisse un faible sourire en mâchant lentement mes céréales, yeux dans le vague. J'ai l'impression que le lait sèche à même ma langue. Quelque chose ne va pas.

-Sauf que là, son adversaire, c'est un champion de division, réplique Papa d'un ton tranchant. Une fiche parfaite n'égale en rien un titre comme celui-là. Michael ferait mieux de bien s'étamper ça dans la tête.

En passant derrière moi, il appuie avec force son index contre mon crâne et je cligne des paupières, chassant le tumulte d'émotions qui commence à s'agiter en moi.

-T'as pas à t'en faire, mon chéri. » Ma mère a toujours su quand je ne me sentais pas au mieux de ma forme. « Commence par suivre tes cours aujourd'hui, et arrête de penser à samedi soir, d'accord ?

Mais Papa insiste.

-Non ! C'est mieux qu'il y pense constamment, qu'il visualise son adversaire à chaque minute

de la journée, à chaque endroit où il ira. Il faut qu'il y pense tellement que rien sur la planète ne pourrait le lui faire oublier. Rien !

J'aurais tout aussi bien pu être un mannequin en plastique, complètement absent de cette réalité qui m'ignore, ça serait sûrement revenu au même. On peut voir par la fenêtre que le soleil est déjà haut à l'horizon, en plein mois de mai, mais il me semble plus terne que jamais. Ma famille continue à s'animer autour de moi. Mon petit frère de onze mois se tortille sur son siège, ma sœur, un écouteur dans une oreille, défend son droit de sortie auprès de Maman qui ne bronche pas. Leurs voix s'éloignent, elles s'évanouissent dans les décombres de ma conscience, je n'entends plus rien. Il n'y a que mon père qui m'observe, ses prunelles grises et dures comme la pierre fixées dans les miennes, buvant son café à petites gorgées ; il ne me quitte pas du regard. Mon cœur se serre dans ma poitrine, il me semble prêt à éclater. Nous nous regardons encore longuement. Sans dire un mot.

Je me compose un visage de marbre, mais quelque chose se passe. Quelque chose m'arrive, je ne saurais y comprendre quoi que ce soit, mais c'est grave. Je n'ai presque jamais été malade, je ne souffre d'aucune allergie ou d'aucun trouble médical, mais physiquement... je... Mon échine est tendue comme si une flammèche traversait rapidement ma nuque et descendait le long de ma colonne vertébrale. J'expire profondément, j'essaie d'oublier cet étrange sentiment qui s'insinue, malsain, à travers chaque pore de ma peau, qui coule dans chacune de mes veines. Papa plisse les yeux en me jaugeant, comme s'il devinait. Non. Je ne dois pas montrer à mon père le moindre signe de faiblesse, cela contredirait l'ensemble des préceptes qu'il m'a inculqués. Un homme n'est jamais faible, surtout pas dans l'attente du combat. Surtout pas.

Je termine mon repas sans me départir de mon mutisme et je range ma vaisselle. J'embrasse Maman et Chloé, puis, avant de sortir pour prendre mon vélo et filer à l'école, j'adresse un dernier salut à Papa. Absorbé par son journal, il me retourne un bref coup d'œil, dans lequel j'ai

toutefois le temps de percevoir toute l'ampleur de ce qu'il attend de moi. Je ne peux pas le décevoir. Je ne le peux tout simplement pas.

C'est une journée tiède, tranquille. Le ciel est bleu, sans nuage. J'emprunte mon parcours quotidien, véritable zigzag de rues, boulevards, avenues résidentielles et allées commerciales. Presque inconscient de mon trajet, je regarde en avant sans rien voir ; j'enchaîne les tournants par réflexe, au détriment des voitures qui m'esquivent du mieux qu'elles peuvent, m'apostrophant avec quelques coups de klaxon. J'ai la gorge nouée sans être triste ; je peine à maîtriser ma respiration sans avoir fait d'effort.

*Calme-toi.* Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Quel que soit le chemin par lequel je passe, je ne vois rien d'autre que le visage de mon père. Et ses yeux, posés sur moi, sévères, glacials. Quel que soit celui qui me klaxonne ou qui m'injurie quand je roule à toute vitesse devant lui, je n'entends rien d'autre que ses mots, ses ordres, ses cris. Je ne sens pas la brise qui devrait

me caresser la figure, je sens son haleine tandis que je demeure immobile en position de pompe, les bras qui me maintiennent au-dessus du sol, oscillants sous la douleur.

Battant des paupières, je freine brusquement, tout juste avant d'être percuté par un camion qui siffle devant mon nez. Au-delà de ce dernier boulevard, la polyvalente accueille un autre vendredi parmi tant d'autres. *Calme-toi ! Arrête de penser à ces choses, Papa ne t'a rien fait, imbécile !* Non, il ne m'a rien fait. Si ce n'est de m'avoir réveillé des dizaines de fois la fin de semaine à 5 h avec un seau d'eau froide pour commencer l'entraînement, si ce n'est de m'avoir fait vomir pendant les séances de corde à force d'en demander un peu plus, toujours un peu plus, si ce n'est...

**ARRÊTE !** Oui. Je me calme. Ce n'est rien. Des tiges de fer m'ont durci le cou un instant, je ne bouge pas, je respire, j'exhale une fureur entrecoupée de panique. Mais je me calme. Je me ressaisis, seul, sur un trottoir banal de Montréal-Nord, environné de passants qui me contournent

sans m'accorder un mince coup d'œil. Ce n'est pas moi, cette fureur incompréhensible. Je dois me contrôler. « *C'est mieux qu'il y pense constamment, qu'il visualise son adversaire à chaque minute de la journée, à chaque endroit où il ira.* » Peut-être cet accès de colère n'est que ma réponse à l'entraînement, une sorte d'anticipation de mon prochain combat. Mais même s'il en est ainsi, Papa n'a rien à voir avec ça. L'envie de vaincre ne devrait concerner que mon adversaire. Pourquoi est-ce que mon cœur palpite encore au même rythme que la rage qui fait trembloter mes poings ? Je ne comprends rien.

Je regarde ma montre. Il reste cinq minutes avant mon premier cours. D'autres élèves entrent par groupes, échangeant, riant. Je lève les yeux et je patiente un moment, le temps que la rue se libère et que je puisse rejoindre la cour d'école. N'y pense pas. N'y pense plus.

\*\*\*

Je n'ai jamais été un cancre à l'école. Si Papa a toujours donné priorité à la boxe, j'ai néanmoins persisté à être attentif en classe, à rédiger mes

travaux selon les directives qu'on m'imposait. Une discipline digne d'un athlète assidu. Je me suis conduit jusqu'à maintenant, je crois, comme un étudiant responsable. Mais, aujourd'hui...

Le meilleur moyen que j'ai trouvé pour fuir cette colère sourde et folle qui gronde en moi, c'est de me détacher, de m'isoler dans un cocon hors d'atteinte de n'importe quelle émotion. Les yeux fixes, je reste assis le dos bien droit, crayon en main, plongé dans cette bulle qui flotte au-dessus de tout le reste. Je flotte dans le vide. Le vide complet.

Le professeur pose une question, un élève donne une amusante réplique, la classe s'esclaffe bruyamment. Dans l'hilarité générale, contagieuse, je demeure impassible. Ça ne peut pas être de la simple anxiété. Il y a quelque chose de plus, quelque chose de trop. *Et ce goût putride dans ma bouche...*

L'heure du dîner. Je mange à petites cuillerées un repas dont je ne goûte plus les saveurs. Installé devant mon plateau, dans une cafétéria bondée qui déborde d'un vacarme assourdissant, c'est

un autre que moi qui boit dans cette canette de jus. C'est un autre que moi qui, le regard absent, n'entend pas les appels de ses amis. Je ne peux leur consacrer la moindre seconde, voilà l'erreur à ne pas commettre.

Ce n'est que plus tard dans l'après-midi, alors que j'ouvre mon casier pour prendre mes affaires et m'en aller...

-Mike, est-ce que ça va ?

Une voix d'ange, un parfum de rose. Je suis peut-être en proie à quelque chose d'incompréhensible, j'ai peut-être ignoré tous mes amis ce jour-là, mais je ne pourrais jamais fuir ces yeux tendres, doux comme une aube tranquille.

Je suis plutôt timide avec les filles et, pourtant, dès que je me trouve auprès de Claire, je me sens mieux que nulle part ailleurs. C'est drôle, mais avec elle, j'en viens presque à oublier tous mes problèmes. Presque. Elle me regarde d'un

air interrogateur, des mèches rebelles de ses cheveux bruns encadrent son ravissant visage soucieux. *Merde*. Ma misérable tentative de ne rien ressentir échoue lamentablement. La douleur revient, elle contourne la muraille que je m'étais imposée, elle m'empoigne le cœur et le broie dans sa paume sans la moindre pitié. Être en présence de Claire... n'arrange rien, ça ne fait même qu'empirer. La panique monte, les larmes luttent pour avoir libre cours.

Ces bouleversements s'agitent en moi, et je tente néanmoins de laisser apparaître une expression paisible, anodine, normale.

-Ouais, ça va très bien. Je suis juste un peu nerveux pour demain, c'est tout.

-Tu ne trouves pas que la boxe commence à être un peu trop présente autour de toi, Mike ? réplique-t-elle et, comme j'enlève mon sac de mes épaules, ses prunelles noisette se posent sur mes mains.

Avec un hoquet, elle me saisit l'une d'elle et l'examine d'un œil effaré.

-Mon Dieu, Mike ! Tes... tes mains, elles sont... toutes ces blessures, tu dois souffrir le martyr ! Comment est-ce que...

-C'est rien du tout, je t'assure. » Je retire mes doigts des siens, bien qu'à regret. Tout autour, les élèves prennent leurs livres et quittent l'école dans une atmosphère fébrile.

-S'il te plaît, fais attention à toi, me dit-elle à voix basse quand je referme la case et me retourne vers elle.

Avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, elle m'entoure la taille de ses bras et niche sa tête sur mon épaule. Malgré une légère hésitation, je la serre contre moi en retour. Et ainsi, le vide revient. Mais un vide différent. *Voilà, respire.* Je respire. J'ai passé la journée complète sous l'eau à me noyer, et je retrouve enfin la surface. Enfin l'air libre.

Sa fragrance m'envahit et m'apaise, j'y puise une paix intemporelle, un souffle frais qui abreuve ma conscience et lui redonne vie. Claire. Elle m'a guéri en un instant.

Si seulement cela pouvait durer.

\*\*\*

Le soir venu, j'ai suivi les exercices que m'avait imposés mon père, avant de prendre ma douche et de m'allonger sur mon lit. Immobile, les mains derrière la tête, je regarde le plafond obscur de ma chambre aux lumières éteintes. Il pleut très fort dehors, une pluie lourde qui fait gronder mon toit et lui donne l'allure d'être prêt à s'effondrer à loisir. Tout est calme. Je me sens bien. La colère, l'impatience, cette poigne d'agressivité qui me rongait, tout ça s'est dissipé. Plus besoin d'une maigre barrière factice, le vide est plus présent que jamais, serein et paisible. L'odeur des cheveux de Claire est encore bien imprégnée au plus profond de moi.

Tout ira bien. Je le sais, maintenant.

\*\*\*

La voix assourdie du commentateur glisse jusqu'au vestiaire singulier où je me prépare par gestes lents, coutumiers.

-Ménage ta droite. Si tu t'en sers seulement au bon moment, il va perdre les pédales... N'arrête jamais de bouger, ce p'tit fils de chien est rapide. Un vrai serpent, laisse-le jamais te tourner autour.

-Oui, monsieur.

Je bande mes poings avec du ruban blanc. Un tonnerre d'applaudissements fait trembler le mur.

-À chaque fois que tu vas le coincer dans les câbles, garde-le longtemps. Écrase-le dès que tu en as la chance, c'est clair ?

-Oui, monsieur.

-Donne-toi à fond, même si tu dois dégueuler du sang pendant les pauses, je m'en contrefous.

Ça fait des années que tu boxes, Mike. Si tu lui donnes la moindre chance, tu vas le regretter, et je rigole pas. Compris ?

-Oui, monsieur.

C'est vrai, je comprends et j'enregistre tout ce qu'il me dit. Je me sens léger, ce soir. Assez léger pour défaire un champion en titre du Québec. J'insère mes mains décidées à en découdre dans les gants noirs rembourrés.

-Allez. Va éclater ce minable.

Je me lève.

La porte s'ouvre devant Papa qui me guide dans un corridor aux lumières affaiblissantes. Le grondement des voix se rapproche. Mon souffle est régulier, je suis prêt. Nous entrons dans la salle du ring, vaste pièce entourée d'estrades. Ces dernières sont pleines, mais je ne m'en fais pas. D'ordinaire, je suis mal à l'aise devant un public d'une telle envergure. Mais pas ce soir. Pas cette fois. Les paroles de mon père sont imprimées au fer rouge dans mon esprit.

Une allée nous fraye un chemin parmi les spectateurs jusqu'au ring. Des amis, des membres de la famille, de vagues connaissances, des amateurs de boxe, des agents de recrutement en provenance des ligues majeures. Ils sont nombreux à m'applaudir et à m'encourager, certains crient mon nom, je pense même avoir entendu la voix de ma petite sœur. Alain, l'assistant entraîneur de mon père, me donne une claque dans le dos. Je monte les quelques marches et je me glisse sous les câbles du ring. Sautillant sur les pieds, je retire ma veste aux couleurs du gym de Papa. L'annonceur, assis, dans un espace réservé au sein des estrades, en face de sa table et de son micro, prend la parole.

-Dans le coin droit, du club de boxe Lasalle, avec une fiche parfaite ce printemps...

Il doit y avoir quelques photographes des hebdomadaires locaux, pressés de découvrir le futur champion québécois du junior élite, catégorie des poids plumes. Je jette un coup d'œil dans les gradins. J'y entrevois Claire, assise

avec mes amis une rangée derrière ma famille. Je souris involontairement, tandis que mon rival fait une entrée soulignée.

-Et dans le coin gauche, le numéro 1 au Québec depuis trois ans, du club 35, Gabriel Arseneault !

Je regarde du coin des yeux un jeune homme blond de ma taille, mais plus mince et plus sec. On m'a souvent classé comme athlète qui compte d'abord sur sa vitesse et son agilité, or... mon adversaire d'aujourd'hui le semble manifestement beaucoup plus. Il se déleste d'une veste bleu poudre et lève les bras en salutation aux spectateurs qui l'acclament.

Mon père, debout derrière les câbles, me fait signe de m'approcher, ce que je fais pendant que l'arbitre nous laisse un moment d'échauffement.

-Retiens bien ce que je t'ai dit, me chuchote-t-il avec froideur. Montre-moi que tu es digne de mon nom, aplatis-le. Broie-le.

-Oui, monsieur.

À l'appel de l'arbitre, Gabriel et moi nous avançons.

-Je veux un combat honnête, pas de coup chien, pas d'insulte.

Les yeux noirs du champion croisent les miens et y restent accrochés ; je lui renvoie son regard avec calme et assurance. Nos gants se touchent imperceptiblement au signal convenu.

*Ding.* Puis la cloche sonne.

Aussitôt, un réflexe d'ultime seconde me préserve d'un vif moulinet qui m'aurait décroché la tête si je ne m'étais baissé prestement. Je recule de quelques pas, sautant d'un pied à l'autre en saluant mon adversaire d'un signe narquois du menton. Gabriel relève le défi et fonce à l'attaque, sous la vague de cris qui le supportent.

Il est rapide. Très rapide. J'esquive une droite et m'oriente vers le centre, mais je dois

automatiquement battre en retraite comme il me coupe le chemin avec une salve de crochets. *Sacrament, y est partout.* Le vide est là, je regarde de haut mon corps qui évite les assauts répétés d'un véritable danseur. Parce qu'il danse, ce type, c'est un véritable chorégraphe de combat. Il m'assène ses poings sans cesser de bouger, de se promener autour de moi. Il frappe, feinte, feinte encore puis frappe. Aucun arrêt, aucun recul. Ses coups ne sont pas puissants, mais ils sont innombrables.

-*Let's go*, Mike, on dirait un chiot qui se fait bouffer ! me crie Papa. Donne-en plus, Mike !

Malgré le vide, les paroles de mon père me piquent comme des épines. *Allez, donne-en. Donne-en.*

Je me dégage après un bombardement inépuisé de frappes, et réplique avec un solide uppercut qui lui fait prendre de l'espace. Il me reconsidère un instant, puis s'élanche de nouveau. Cette fois, je confronte un adversaire plus prudent, mais tout aussi rapide et sournois. Je bloque la plupart de ses coups, certains m'atteignent toutefois

les côtes, me faisant grogner. Il se dérobe sous mes réponses. Je me croyais boxeur mobile ; ce n'est rien à comparer au gars qui m'assiège en ce moment, qui me fait battre en retraite vers les câbles en devinant mes faiblesses et en prévoyant mes réparties.

À la moitié du round, j'ai commencé à renverser la vapeur.

Économisant mon souffle en minimisant les déplacements, je l'ai amené peu à peu à se risquer, à faire des ouvertures. Les sarcasmes de mon père me tambourinent les oreilles, et j'y trouve une source de volonté qui grandit. Le vide tient. Mais je veux gagner.

Les tentatives de Gabriel se soldent par des coups bloqués à mi-chemin, sur quoi mes poings enchaînent la routine. Il est toujours aussi rapide, toujours aussi énergique, mais j'annule ces avantages en le repoussant fermement à chacune de ses avancées. *Ding*. La cloche sonne et le round s'achève.

Je reviens à mon coin, mais je ne m'assois pas sur le tabouret. Papa m'a toujours interdit de

m'asseoir pendant un combat, c'est pour lui une sorte d'abandon non-officiel. Debout, les gants appuyés sur les cordes, j'ouvre la bouche et Alain m'arrose le gosier avec une gourde d'eau.

-Tu t'es débrouillé comme une merde pendant la première moitié du round et comme une demi-merde pendant la seconde moitié. Quand est-ce que tu vas l'aplatir, Mike ? Je t'ai entraîné tous ces soirs pour ça ? Pour une performance comme celle-là ?

-Non, monsieur. » J'ai le souffle fatidique, mais le vide demeure. Le vide demeure encore.

-Fonce et écrase-le, t'entends ? Écrase-le !

*Ding*. C'est reparti.

La deuxième manche commence à peine que trois crochets inattendus me percutent le visage. Je me protège de mon mieux, un liquide chaud coule sur mon menton et une douleur vive me lancine la joue.

Gabriel se déchaîne. Je n'aperçois qu'une forme brouillée, floue, qui s'agite autour de moi, me

harcèle avec un acharnement inhumain. Tout ce que je peux faire, c'est protéger mes flancs avec mes coudes et défendre mon visage en levant les mains. Il ouvre ma garde avec une gauche agressive puis lance son poing dans un vicieux balancé qui me coupe le souffle. Je cligne des yeux et me dégage précipitamment pour ne pas être pris dans le coin du ring. Dents serrées, je tâche d'ignorer le mal qui me démange les côtes, comme si une boule d'acier isolée dans mes abdominaux grossissait. *Tiens le coup. Tu peux y arriver.* Le sang se mêle à la sueur sur mon visage. *Tu peux y arriver.*

Mon père me hurle quelque chose, je n'entends presque rien. La foule a disparu, ses applaudissements frénétiques s'égarer dans l'oubli, les flashes des appareils photo s'évanouissent. J'esquive ce que je peux, j'encaisse le reste. Je ne ressens plus que la douleur et la fatigue, et l'envie de vomir, et le vide qui vacille, et le parfum de Claire qui s'éloigne, et...

*Ding.*

-Fin du deuxième round ! annonce la voix.

Je titube jusqu'à mon coin et me rattrape aux câbles juste à temps pour ne pas m'effondrer. Je perçois à peine la voix de mon père qui semble crier à Alain de ne pas bouger, derrière le vacarme d'une foule hystérique. Les mains de Papa me saisissent la tête et me forcent à le regarder, de mes yeux aux arcades tuméfiées, bleuies. Les siens sont brûlants d'une fureur dégoûtée. Cette fois, j'entends chaque mot comme s'il résonnait dans un silence total.

-Je croyais t'avoir appris comment boxer, souffle-t-il. Je croyais que tu me serais reconnaissant, que tu te battrais pour moi. Mais non, tu ne vaux rien, Mike. Tu te démenes comme le pire élève que j'aie jamais eu. Tu ne vaux rien et j'ai honte de t'avoir comme fils.

Le vide a éclaté comme une bulle d'air sous pression, il est tombé en morceaux. Papa m'a tourné le dos et est parti sans un regard en arrière.

Silence. Un frisson parcourt ma nuque. Le deuxième souffle revient, il me submerge. Je ne

sens plus la douleur qui me tenaille le ventre, je ne sens plus la morsure embrasée qui saigne sur ma joue. Un flot de puissance m'inonde. Chacun de mes battements de cœur devient une éruption de feu. Mes gants se referment sur les câbles. C'est à partir de là, je crois, que je suis devenu fou.

*Ding.* J'arrive.

Je me retourne et marche vers le champion qui lève les poings, sourire aux lèvres. Il avance un pied et décoche une droite vers ma figure. Qui ne s'est jamais rendue.

J'ai frappé son bras en plein vol, lui arrachant un cri de douleur et un craquement d'os sinistre.

Ce n'est pas Gabriel que j'affronte. Son visage change, se distorsionne. Je vois les yeux méprisants de mon père, son rictus raillard. Je le vois là, sur le ring, en face de moi, et je vais le tuer.

Mon second coup lui brise la mâchoire et l'envoie vers l'arrière, mon troisième lui fend le nez.

Mon quatrième lui casse deux côtes. J'évite une riposte désespérée, et je recommence le carnage. Je sens mes jointures s'enfoncer dans sa chair avec une force exubérante, je l'entends hurler. Je ris, je pleure, je rugis. Je me donne tout entier à un torrent de violence sans nom. En harmonie avec la rage qui explose en moi, je me défoule, je me bats mieux que jamais. Non. Je ne me bats plus, je massacre. Des mains m'empoignent par derrière et tentent de me retenir. Je les repousse et j'achève mon père. Mes poings se lèvent et retombent, creusent un fossé sanglant dans ce visage qui m'obsède. Délivrance chaotique qui aliène mes pensées, qui anéantit le monde et le fait renaître à chaque seconde. Enfiévré par cette passion insoutenable, je me dresse au-dessus de lui et je le détruis. Je le brise. Je le tue.

Finalement, on me renverse sur le dos, on immobilise chacun de mes membres. Je ne me débats pas, je ne me débats plus. Mes gants sont trempés de sang. Je souris, mes yeux divaguent sous les lumières aveuglantes.

Et maintenant, père, es-tu fier de moi ?

*ASPHYXIE*  
*(Cataclysme sous verre)*

Par **Amy Brouillette**  
Collège Lionel-Groulx

I.

Il y a un condom solitaire au fond de ma poubelle.

C'est déprimant, un condom tout seul, tout flasque, tordu et visqueux qui s'efforce de raviver le souvenir de l'homme qui l'a porté, des gloussements, des soupirs, des folies auxquels il a participé. À côté, son emballage mutilé et une vieille gomme à mâcher toute durcie. Ai-je déchiré l'enveloppe avec mes dents en préambule à nos passions ? Je ne m'en souviens pas.

Et voilà que ce bout de caoutchouc blanchâtre se trouve à être le seul vestige de notre dernière nuit ensemble. C'est frustrant, à la limite de l'insulte même. J'ai presque envie de l'encadrer pour me rappeler ton dos en sueur sous mes paumes. Ridicule. J'imagine la tête de mes parents quand ils le verraient, au détour d'une visite surprise dans ma chambre. Ce qu'ils savent, mais ne voient pas ne peut leur faire de mal. Moi, je souffre déjà.

De toute façon, ma vie sexuelle sera le dernier de leur souci quand ils te verront.

Qu'est-ce qui m'a pris aussi de te demander de me suivre chez moi ? Je sais, je ne pouvais supporter l'éventualité que tu puisses exister près de moi sans m'appartenir et m'aimer. Je ne pouvais imaginer te laisser passer tous les jours du reste de nos jours à la périphérie de mon univers sans te voir, te toucher, te sentir, te couvrir de mon corps, te retenir de mes cheveux à demi emmêlés dans les tiens. J'ai été stupide. J'étais prête à tout, je dépendais de toi et tu en as subi les conséquences.

Nous avons pris l'autobus jusque chez moi. Maintenant j'ai envie de faire le trajet en sens inverse et de fusiller tous ceux qui nous ont vus être heureux, pour ne pas avoir à continuer à vivre avec leurs regards apitoyés pesant sur ma fierté blessée. J'ai déjà assez honte de moi comme ça.

C'est quoi les quatre étapes du deuil, déjà ? Le déni, la souffrance, la colère et l'acceptation ? Les trois premiers mousquetaires, je les connais bien, je les traîne depuis que tu as démissionné de nous : Than-Athos, Porto et *U-ar-amiss*. Quand j'ai pris ma décision, je commençais même à les apprivoiser, j'arrachais des bouts de ma chair pour les amadouer. Ils me mangeaient dans la main, tellement qu'ils ont fini par me ronger le bras entier. Le quatrième tardait à s'imposer dans la fête macabre des trois autres, pourtant c'était supposé être lui le héros de l'histoire, celui qui triomphe avec éclat des sales complots de l'homme en rouge qui ne pense qu'à lui. Le petit dernier, je le hais encore de sa désertion, de se défilier, mais en même temps je le désire. C'est con, l'acceptation, quand ça n'arrive pas. J'ai fini

par prendre le parti de Dumas qui ne nomme que les trois premiers mousquetaires dans le titre.

J'ai décidé que ta mort me faciliterait les choses.

La mort est omniprésente. On en est témoin au quotidien, à la télévision, dans les journaux, à la radio. De nos jours, les médias ont pris le monopole des comptes rendus de la mort, au détriment des médiums, qui autrefois la prédisaient. Dommage, j'aurais aimé me faire lire ta rubrique nécrologique par une lunatique inquiétante, couverte de foulards et de bijoux clinquants. Au moins, j'aurais su à l'avance comment j'allais me débarrasser de toi. Maintenant, les voyants font passer des petites annonces dans les gazettes et nous devenons de plus en plus aveugles face à la mort qui s'étend sur tout le paysage. La forêt cache l'arbre, c'est connu.

« Ce serait si pratique de te faire mourir », avais-je songé.

Je me suis souvent demandé ce qui pouvait pousser les personnages des faits divers à tuer,

mutiler, à faire du mal à leur famille ou à de parfaits inconnus. J'ai finalement compris que ces gens n'ont rien de bien extraordinaire, ce ne sont pas des monstres de cruauté au départ, ce ne sont que des êtres qui se tordent dans la douleur qui reste là, dans le ventre, entre les côtes, immatérielle, imaginaire et pourtant tangible. Ce sont des abandons, des déceptions, des désespoirs, des courses vers le néant qui n'aboutissent pas et n'en finissent plus. Ce sont les ricanements du quatrième mousquetaire qui danse hors de portée, se dissimule en arrière-scène et n'approche que pour gratter les plaies ouvertes jusqu'au paroxysme des nuits blanches. Ces gens, des anecdotes morbides, sont de simples victimes de ce salaud qui fait la vie buissonnière pour mieux observer le désarroi des autres comédiens qui patinent et répètent leur texte en leitmotiv en attendant son apparition.

Ils ont eu mal, comprends-tu ? Ça nous arrive à tous, c'est sûr, mais ceux-là ont dû compenser la désertion du repos en embrassant la vocation de tueur, par nécessité. Je ne suis pas sûre que

tu comprends. Je ne cherche pas à les justifier. Je veux... Je veux sortir de ma solitude, savoir que les circonvolutions de mon cerveau malade trouvent leur symétrie derrière les yeux caves des assassins qui m'observent, m'appellent à travers leurs photos prises à la va-vite dans le coin sombre d'un poste de police.

Je me demandais si la destruction de leur univers avait rassasié leur trinité démoniaque. J'aurais pu me rendre dans une prison, me défaire à l'accueil de la petite chaîne que tu m'as offerte, passer dans le détecteur de métal, demander un entretien et interroger un de ces hommes, une de ces femmes, qui sont devenus Satan d'un jour au détour d'une colonne journalistique, au détour d'un coup de couteau de cuisine, d'un cou brisé sur les marches d'un escalier, d'un coup de feu retentissant dans le vide du silence que laisse la mort. J'aurais pu, mais j'ai eu peur de leur réponse. Et si rien n'avait pu faire taire la mémoire qui me rongait ? Et s'ils m'avaient confirmé que ta bouche inanimée me hanterait de ses murmures par-delà la mort, que le déchaînement de la barbarie qui suintait

de mes pores avec ma sueur ne mènerait à rien, que l'aboutissement de ma fièvre ne suffirait pas à me rendre la vie ?

Je crois que je me serais réduite à néant. Sûrement, j'aurais pu commencer par là et t'épargner, stopper mon bras et le retourner contre moi avant que tu ne fasses les frais du débordement que tu as causé, mais je me suis dit que devenir un écho trépassé ne m'apporterait pas la paix. Les fantômes ne peuvent pas sourire. Je ne voulais pas transmuier mon tourment en spectre d'une non-existence morne et pathétique.

Ça me faisait mal, mal, mal ! Les sanglots me griffaient de l'intérieur et retournaient ma peau pour montrer au monde ma dépouille écorchée. Il fallait que je les tue.

Il fallait que je te tue.

Je n'étais pas certaine que ça me sauverait, mais il n'y avait qu'une façon de le savoir. Je devais tenter le sort.

C'est fou comme l'instinct de survie entraîne les gens à faire des choses innommables. Il y en a qu'on applaudit pour avoir trucidé leur bourreau, pour s'être départi dans la violence du joug du détraqué qui les martyrisait. Ah ! La légitime défense. Les suppliciés comme moi, on leur refuse ce dernier retranchement, parce que leur douleur ne porte pas de marques de matraque, ne traîne pas ses côtes saillantes sur le sable d'une terre aride, n'est pas torturée par des uniformes à moustache dans des camps sordides. C'est une douleur banale à en pleurer, que personne ne prend au sérieux, comme si l'invisibilité de l'ennemi masquait sa pourriture.

Moi, j'en avais fini avec les masques, avec le théâtre absurde et sans but qu'était devenue mon existence. J'en avais fini d'attendre mon quatrième, mon Godot insaisissable qui me laissait stagner dans les limbes de ma médiocrité.

Ça m'exaspérait, je n'en pouvais plus.

La lassitude. C'est comme ça qu'on attrape la cruauté.

II.

Je frôle tes mains, presse tes doigts qui ne réagissent pas, qui commencent déjà à refroidir. Allez, bouge, fais quelque chose ! Mon amour ! Qu'ai-je fait ? En un instant, d'une percutante lucidité, je me rends compte qu'en te supprimant, je n'ai fait que retracer les frontières de ma blessure. Ton odeur se dissout dans l'air, tes yeux m'accusent derrière tes paupières closes ; je t'ai éteint d'une bourrasque de haine et je viens de m'apercevoir que tu es encore là, que rien n'a changé, que ton absence se débat encore dans ma tête. Je ne suis pas tranquille.

J'appréhende les cris de celui ou celle qui nous découvrira comme ça, tous les deux, discutant en silence de mon échec. J'ai non seulement soufflé ta flamme qui me brûlait, mais aussi toutes les autres, les possibles, les potentielles, les futures. Peut-être aurais-je aimé de nouveau, peut-être aurais-je ri de cette peine qui m'éventre, peut-être se serait-on revus à la terrasse d'un café pour parler du bon vieux temps, traînant nos labradors,

nos conjoints, nos enfants, nos piscines hors terre, nos emplois respectifs, en laisse. Et nous aurions ri, ri, ri à en éclater de ce drame qui aurait pu ne pas en être un. Nous nous serions ennuyés mutuellement avec nos photos de voyages et nos projets de rénovation. Nous aurions saupoudré du sel dans une bière pour admirer les bulles qui remontent, nous aurions gribouillé des insanités à mourir de rire sur nos napperons en papier. Nous aurions vécu.

Il n'y a plus de place pour nous sur cette planète, ensemble ou séparément.

Un crime passionnel, que ça s'appelle. Le dictionnaire a de ces mots vides de sens, cliniques, qui ne reflètent aucune réalité.

III.

Je me suis souvent fait la réflexion que la vie ne tenait pas à grand-chose. Il y a tellement de façons de mourir ; c'en est grotesque à se demander comment six milliards d'entre nous réussissent à rester en vie chaque jour.

Je me suis aussi dit qu'inversement, il existait beaucoup de façons de tuer. Les exemples pullulent dans les films et les livres. Les scénaristes, les auteurs, chaque jour des tonnes de désaxés latents se défoulent en inventant de nouvelles manières de faire cesser la respiration de leurs semblables, de scies à chaînes en *modus operandi* alambiqués.

On est toujours attiré par l'interdit, le tressaillement, le « et si j'essayais », par ce que ça ferait de sauter de la falaise, de déclencher l'alarme d'incendie sans motif, de planter son compas dans la gorge de son voisin, de faire dévier la lame vers la chair, de rouler en sens inverse sur l'autoroute... On se dit que la société ne tient pas à grand-chose en fin de compte, quand tous et chacun pensent à tenter l'inattendu ou ce que la raison proscriit. Heureusement, pour le bien commun, nous sommes pour la plupart trop logiques pour succomber à cette fascination de la perversité que décrivait si bien Poe.

En chacun sommeille à la façon des *Justes*, des Raskolnikov, des Hemmelrich en sursis. Ils cherchent à définir *La condition humaine*, les

limites de la liberté et de cette éthique si commode inventée par l'homme. Nos cousins, nos amis, nos enseignants, nos présidents : toutes des âmes perdues qui oscillent entre bien et mal et interrogent la différence entre les deux, attendant d'être libérées des entraves de la sagesse pour agir.

Je crois que je lis trop de livres.

### III.

Est-ce que je m'en veux ? Oui, horriblement, terriblement, et non. Je ne pouvais pas faire autrement.

J'ai presque hâte que quelqu'un arrive, hurle, me secoue, te pleure, quelque chose ! Je pourrais me lever ou appeler la police pour mettre fin à notre isolation, mais on dirait que nous sommes à part de tout, ici pour l'éternité. J'ai l'impression que si j'ouvrais la porte, tu mourrais pour de bon. C'est ici que tu as rendu ton dernier souffle, que tu as bougé, marché pour la dernière fois. Une

infime partie de toi demeure dans cette pièce et il me semble que la rendre au monde extérieur la contaminerait et te dissiperait pour de bon. Je préfère rester encore un peu dans cet asile hors du temps.

J'ai voulu cette mort, ton cadavre, cette silhouette repliée sur le lit. Je voudrais pouvoir me détacher de ce vœu que j'ai réalisé, de mon implication dans l'événement.

Je me dis que ç'aurait été préférable de pouvoir tester les effets thérapeutiques de la destruction sur une coquille vide avant de tuer. J'aurais pu comprendre, sans nuire à quiconque, la futilité de mon geste. J'aurais cru tuer, je me serais vautrée dans ma propre déchéance dans l'espoir d'oublier mon affliction, comme je le fais maintenant, pour m'apercevoir que tout ce que j'aurais accompli ajoutait la culpabilité à la longue liste de mes tortionnaires.

Je voudrais qu'ils viennent t'emporter pour que je puisse me coucher dans ta silhouette de craie et crever comme la loque abjecte que je suis.

V.

Je ne voulais pas que tu aies une mort ignominieuse ou stupide. Du genre qui inspire des épitaphes débiles et corrompt le souvenir du décédé. Il y en a des masses qui circulent sur internet, des récits de morts si tirées par les cheveux ou anodines qu'elles en deviennent cocasses. As-tu déjà entendu parler de cet aristocrate qui est mort en se frappant la tête sur un cadre de porte ? Ou de cet autre qui s'est *scotché* un produit radioactif sous la chemise pour le faire passer en douce à la frontière ? Je ne sais pas comment ils font pour annoncer de telles aberrations aux familles des défunts.

Bref, je ne voulais pas que ta mort éclipse ta vie. Je ne pouvais pas t'offrir le luxe d'un trépas héroïque sur le champ de bataille ou des oraisons funèbres internationales d'une vedette qui fait pleurer tellement de gens que le soleil ne se couche jamais sur sa mort. Mais j'ai bien réfléchi à travers ma rage et mon agonie et je crois avoir trouvé un compromis honorable.

Tu as expiré dans ton sommeil, juste après l'amour. L'amour, c'est un grand mot, c'est vrai que ça ne marchait plus tant que ça entre nous deux et que tu m'avais quittée, mais on était loin de se détester et on se désirait encore, non ? Ça doit compter pour de l'amour quelque part. Des ruines d'amour, mais de l'amour quand même.

Au début, j'avais peur d'en avoir trop mis et que tu meures pendant nos enchevêtrements, mais il faut croire que j'avais bien calculé, parce que quand on s'est endormi en cuillère, ton bras autour de moi, tu respirais et tu avais l'air assez heureux. Tout ça s'est effacé sans tarder. Je me suis éveillée en sursaut, sans trop savoir comment j'avais fait pour m'assoupir alors que ton assassinat se frayait un chemin dans tes veines. J'ai serré ton bras contre moi. La tiédeur de ta peau s'évanouissait entre les draps. Quelque chose clochait, l'univers clochait. J'ai su dès la première seconde où j'ai ouvert les yeux, blottie dans la prison de ton corps figé, que je m'étais trompée sur toute la ligne.

Rien n'avait changé. L'enfer m'attendait au détour de ma conscience.

VI.

Deux solutions s'offrent à moi : le suicide ou la justice. La première ne me semble plus aussi méprisante qu'avant, mais il faut que les autres sachent. Je ne peux pas laisser d'autres se débattre avec ce qui m'accable. Ils doivent être mis au courant, sinon, sinon... Combien de mes prédécesseurs dans le crime ont tenté de faire connaître ce remords, ce sentiment d'échec total, la continuité du déchirement de l'être... combien ? Je ne les ai pas entendus, ceux-là, pas cherché, ceux qui ont goûté la désillusion et ont découvert que la guérison ne se nourrit pas de sang.

Je les hais de ne pas m'avoir traquée et dévoilé la vérité. Quand ils viendront nous chercher, il faudra que je trouve un moyen de crier à la terre entière que la vie est compliquée et que

supprimer la cause n'efface pas automatiquement la conséquence.

Tu es mort, tu es mort, non, non...

La litanie s'égrène et marque le point de non-retour. Le mot se profile sur mes lèvres, mais je n'ose le dire. Quelle hypocrite je fais !

Je suis désolée. Il est trop tard, j'en suis consciente. Mais excuse ma folie. Pardonne-moi.

VII.

Je me déteste. Comment peut-on laisser des gens comme moi vivre ? On aurait dû m'exterminer bien avant. Quoique j'ai moi-même cru pendant des années à ma bonté, ou à tout le moins à mon insignifiante normalité. Mes cheveux blonds devaient cacher la vermine qui sommeillait. Ils auraient dû savoir que le plaqué or est trompeur.

## VIII.

Je me demande quelles ont été tes dernières paroles. C'est bizarre, tout se perd dans un brouillard indéfini. J'y étais, pourtant. Je cherche encore, je me creuse les méninges. J'ai un blanc, un abîme d'amnésie. Dire que moins d'une heure s'est écoulée depuis. Voyons... Il faut que je me souviene !

Je ferme les yeux et presse ta main contre mes seins pour la réchauffer. Mon cœur bat pour deux.

La sueur séchait à l'ombre de nos chairs. Tu t'es rapproché de mon dos et as relevé mes cheveux pour les remplacer par ton haleine sur ma nuque. Tu as glissé ta main le long de ma cuisse, suivi la courbe de ma hanche et effleuré ma poitrine jusqu'à ce que ta main aille se pelotonner dans la mienne. Ton ultime caresse m'a fait un drôle d'effet. Si douce... Moi seule savais qu'il n'y en aurait pas d'autre. J'étais à jamais détentrice des

derniers exemplaires de tes gestes d'amour. Tu as dit... tu as dit... Tant pis. À moi d'écrire sur la page blanche.

Je ferai semblant que tes derniers mots ont été « Je t'aime ». Ça me reconfortera un moment.

## IX.

Il y a un condom solitaire dans ma poubelle, un cadavre dans mon lit et une immense fêlure dans ma foi en l'humanité.

## X.

Nous vivons tous avec notre propre cage autour de la tête. J'ai voulu m'en défaire, m'enfuir, mais en claquant la porte, j'ai coincé ton cou dedans. Je suis dehors, tu es dedans, tu es froid et je frissonne. Je veux me fondre à toi pour essayer d'ignorer les barreaux que je discerne entre les étoiles de mon nouveau firmament.

À quoi bon ?

*Chroniques d'un homme qui ne fait rien*

Par **Stéphany Gagnon**  
Cégep de Sainte-Foy

**I — doléance**  
**li — latence**  
**lii — allégeance**

« *Les douleurs légères s'expriment ; les grandes douleurs sont muettes.* »

-Sénèque

### *Doléance*

S'il me faut mourir un jour, je voudrais que ce soit ici. Dans mon petit appartement gris, par un matin froid. Mon chat miaulerait, mais je n'entendrais plus rien. Je mourrais bêtement, en glissant sur le pain de savon échappé dans la douche. Ma tête frapperait la porcelaine et quelques jours plus tard, on retrouverait mon corps nu, le cou trop incliné vers la gauche.

On remarquerait peut-être aussi ma tasse de café restée pleine sur la table de la cuisine. À côté, une cigarette à moitié roulée. Le moment sans l'Homme.

On appellerait ma vieille mère. Après plusieurs sonneries, elle répondrait, fatiguée.

On lui dirait « il est mort » et elle poserait les questions d'usage. Puis, elle retournerait se bercer dans la véranda et reprendrait son tricot, de petites larmes aigres sillonnant ses rides.

S'il me faut mourir un jour, ça ne sera pas aujourd'hui.

\*

Je vis au-dessus d'une boulangerie située sur la rue principale d'une ville sans importance. Je travaille à la poste, au tri. Parfois, je vole des lettres.

C'est nul, je sais.

Mes amis sont disparus au fil du temps. J'en revois quelques-uns, de temps en temps, à l'épicerie ou dans l'autobus. Ils esquissent de vagues sourires puis baissent les yeux. La plupart d'entre eux

travaillent pour le gouvernement et ont des enfants. Je pense qu'ils ont peur de ne pas savoir quoi me dire.

Si je pouvais, je leur demanderais de me parler de la pluie et du beau temps.

De me dire si la vie les aime, eux.

J'ai aimé plusieurs femmes. J'ai été marié, une fois. Sylvia, qu'elle s'appelait. On vivait au-dessus de la boulangerie. Un matin, elle est partie. Elle m'a expliqué pourquoi, j'ai compris et je n'ai pas rouspété. Elle avait sans doute raison.

Lorsque j'y songe, j'ai du plomb dans l'estomac. Maintenant, il y a Charlotte.

Je ne l'aime pas mais elle est gentille. On tue le temps.

Elle vient ici parfois, le soir.

On boit des vodkas, on regarde de vieux films. Parfois elle pleure et on fait l'amour. Je lui dis toujours qu'on devrait braquer une banque, se séparer l'argent et s'enfuir. Elle rit. Elle pense que je plaisante.

Je me tais.

\*

*Les jours où il ne travaille pas au bureau de poste, Élie aime se lever tard.*

*Il se réveille lentement, enfle des jeans et s'allume une cigarette. Assis par terre au milieu du salon, il passe des heures à réfléchir, à fixer les murs. Cela ne le mène jamais bien loin, il n'arrive la plupart du temps qu'à songer à lui-même et à tout ce qu'il n'a jamais fait.*

*Il écrit, mais jette tout par la suite.*

*Aujourd'hui, alors qu'il fume au salon, Élie se dit qu'il pourrait sortir un peu. Le ciel est blanc et l'air, immobile. On dirait que la ville est captive sous un dôme invisible. Les passants se font rares sur la rue principale ; les gens sont partis se tuer au travail pour mieux faire rouler la ville. Avant de sortir, Élie nourrit le chat et enfle une vieille veste de laine. En descendant les escaliers extérieurs, il entend des cris stridents, puis des pleurs. Ce sont les enfants de la*

*boulangère. Ils se chamaillent dans le bac à sable de la cour arrière. Antoine est à cheval sur Florent et tente de lui enfoncer une poignée de sable dans la gorge. Florent hurle. La petite Suzie pleure. Élie a envie de traiter Antoine de petit salopard, mais il se résigne et pousse la porte de la boulangerie.*

*Il ouvre la bouche pour avertir Martha de ce qu'il vient de voir, mais celle-ci l'en dissuade par son sourire. Elle adore Élie et ce dernier ne sait pas pourquoi. Il lui dit que ce sera un croissant. Elle en enveloppe deux et les lui donne en souriant. « C'est la maison qui te l'offre », qu'elle dit. Sans Martha, Élie serait à la rue. C'est sûrement pour ça qu'elle le rend toujours mal à l'aise.*

*Il sort.*

*Dehors, tout semble latent. En attente de quoi, Élie se dit que c'est peut-être cela qu'il cherche. Une grosse voiture passe, un homme sort son bras par la fenêtre baissée et laisse tomber une bouteille de bière vide qui se fracasse sur l'asphalte. La bouteille éclate et fait un bruit de fin du monde sur la rue principale.*

*« La haine qu'on se porte à soi-même est probablement celle entre toutes pour laquelle il n'est pas de pardon. »*

-Georges Bernanos

### **Latence**

La rue principale est très longue. Près du marché public, il y a un grand carrousel. Petit, il me faisait peur. La musique est effrayante, le ruban est usé et la mélodie déraille. On y voit parfois un jeune couple qui veut se la jouer romantique. Quelques touristes se font prendre en photo sur un cheval à la peinture jaunie.

Je m'assieds sur un banc en regardant le vieil homme balayer le sol autour du manège immobile. J'esquisse un sourire à son endroit. Au lieu de me le renvoyer, il me traite d'idiot.

\*

Rouler une cigarette. Marcher et rester immobile à la fois. Faire partie de cette nonchalance qui caractérise l'Homme sain. Lorsque je fume, j'aime garder la fumée longtemps et la recracher lentement, sans tousser, pour noyer mon visage dans la brume. Ça me donne l'impression de narguer le ciel. De lui imposer un nuage triste.

Je marche. Sur le seuil d'un appartement, une jeune fille se tient la tête à deux mains. Elle pleure, son corps est un réseau de spasmes et de soubresauts. Les gens passent et font comme si elle n'était pas là. Je décide de m'asseoir à ses côtés pour terminer ma cigarette. Elle m'ignore royalement. Je scrute une des possibles raisons de ses larmes.

De l'autre côté de la rue, un grand gars déglingué vomit sur le pied d'un réverbère. Il est ailleurs. Il tombe, se relève, s'essuie la bouche. Ses poings sont crispés. Il se frotte frénétiquement le nez. Il s'adosse au mur et tend la main comme un clochard, l'air piteux.

Je songe au petit Florent et à sa bouche pleine de sable. J'espère que je ne le verrai jamais vomir sur le pied d'un réverbère.

La fille ne pleure plus. Elle me regarde, prend la cigarette que j'ai à la main et se met à tirer sans bon sens. De sa poche, elle sort une petite flasque dont elle boit une grande lampée. Elle m'en offre.

J'accepte.

Nous restons ainsi, sans rien dire. Du coin de l'œil, je l'observe. Elle est mal habillée, ses cheveux sont gras et son mascara coule. Ses bras sont couverts de coupures, de gales mal guéries et de pansements. La vie lui crache dessus depuis le premier souffle.

Je voudrais parler mais je n'ai rien à dire.

Je me mords la langue jusqu'au sang.

\*

Je marche vers je ne sais où en regardant le sol. La fille de tout à l'heure était mignonne malgré tout, j'aurais dû lui proposer d'aller boire un coup. Elle aurait sans doute refusé. J'ai bien fait de ne pas lui parler.

Une vitrine.

Je déteste les vitrines. Elles me replacent sans cesse dans le réel.

Mon grand corps courbé, cassé. Mon air faux. S'il me faut mourir un jour, je voudrais aussi que ce soit ici. Devant cette vitrine sale.

Les passants passeraient et éviteraient mon regard révulsé. L'homme au balai pousserai mes cendres jusqu'au caniveau en me traitant d'idiot.

Le grand cocaïnoman et la fille qui pleure continueraient à se détester seuls et les yeux fermés.

S'il me faut mourir un jour, ça ne sera pas hier.

\*

Il ne me reste plus de tabac. Je ne sais plus pourquoi je suis sorti marcher sur la rue principale. Les nuages se sont dispersés et le vent a repris. Je ne ressens plus le réconfort d'être captif sous un dôme. J'ai envie de faire demi-tour, de retourner m'asseoir en tailleur dans mon appartement miteux pour réfléchir et ne rien faire. Pour dresser une liste de ce que je ne fais pas.

\*

Je m'échoue dans un bistro. Le barman me jette un regard lourd d'ennui.

Malgré le jour qui brille là-dehors, l'endroit est sombre. Les rares fenêtres semblent n'avoir jamais été lavées ; la poussière qui les recouvre ne ment pas. Au bar, une dame dans la quarantaine boit des cognacs en marmonnant des phrases incompréhensibles. L'âge creuse des fosses dans sa peau.

Elle m'aperçoit et dit :

« Toi, tu confonds tout ».

Je ne comprends rien et lui rends un sourire. Le barman dépose devant moi la pinte de blonde que je lui ai commandée. J'enlève ma veste de laine et commence à jouer distraitement avec mon briquet. Je bois une gorgée. J'allume mon briquet et place l'index de ma main gauche en plein dans la flamme. Rien n'arrive. Je devrais avoir mal, mais non. Au lieu de ça, je contemple en silence. J'aime voir les modulations de la fumée s'échapper de ma peau. Je me mords la lèvre doucement, sans broncher. On m'offre enfin une douleur tangible.

\*

*Élie a fini sa bière et suçote son doigt. Il se dit qu'il va retourner chez lui et faire la sieste. Oui, c'est ça. Il repassera devant le carrousel et enverra le balayeur*

*au diable. Il retournera chez lui, se regardera dans le miroir et appréciera son reflet. Son reflet lui sourira et semblera prêt à tout.*

*Revigoré par cette perspective, Élie paie l'addition, remet sa veste et sort du bistro. Il se met en route vers son appartement, mais s'arrête net.*

*Là.*

*Là. Devant lui.*

*Là.*

*Dans une crevasse du trottoir, une minuscule fourmilière. Un petit monticule de sable d'où s'échappent des dizaines et des dizaines de fourmis, à intervalle régulier. Vues de haut, elles ont l'air de petits points, de petites poussières qui bougent aveuglément.*

*Des constellations mouvantes et frénétiques.*

*Et, assis sur le rebord du trottoir, un petit garçon d'à peine six ans est armé d'une petite brindille.*

*Il l'enfonce dans la sortie de la fourmilière. La retire.  
L'enfonce de plus belle.  
Élie a l'impression d'entendre une ville entière  
s'effondrer. Dans ses oreilles, des bruits d'explosions  
et des coups de feu font rage.  
Le petit garçon écrase des fourmis avec sa brindille  
meurtrière.*

*Élie entend des cris horribles, perçants, fous. Des  
sons d'os fracturés par centaine, le bruit sourd des  
corps qui tombent, morts. Il entend le silence suivant  
l'explosion nucléaire, il sent l'œil du cyclone et la  
clémence du meurtrier avant le coup de grâce.*

*Puis, le silence.*

*Le garçonnet rit de bon cœur. Il écrase des points sur  
le sol, rien de plus. Il ira à l'école, aimera et mourra. Il  
aura toujours détruit une ville et tué ses habitants.  
La blondeur de ses cheveux est obscène, dégoûtante,  
cruelle.*

*Son sourire est répugnant aux yeux effarés d'Élie.  
Celui-ci a les muscles crispés. Il voudrait frapper  
l'enfant, l'écraser avec une brindille géante. Et  
rire.*

*Rire si fort que son visage se tordrait en un rictus  
repoussant, que partout où il irait, on le pointerait du  
doigt, on le mépriserait sans trop savoir pourquoi.*

*Mais il ne fait rien. Élie continue sa route comme  
si des centaines de fourmis ne venaient pas de  
mourir sous le joug d'un enfant sans pitié. Il marche  
vite à présent. Il n'ira pas à son appartement car  
il sait exactement la raison pour laquelle il est ici,  
maintenant, sur la rue principale. Le ciel est au beau  
fixe, le vent souffle à belle allure. Ses cheveux volent  
dans tous les sens, il sent ses yeux vifs et perçants.*

*Élie se sent rayonnant. Élie sait qu'il rayonne.  
Les passants le regardent et répriment leur surprise :  
qu'a-t-il, cet homme, pour marcher si vite, d'un air  
si sûr, l'œil si brillant ?*

*Même lui ne le sait pas.  
Non, Élie ne sait pas ! Élie ne sait  
pas !  
Élie ne  
sait pas !  
Élie  
ne sait pas !*

*(Élie saura.)*

*Il voit un couple s'engueuler en pleine rue, un  
chauffeur de taxi exiger son pourboire à un client, un  
jeune pauvre voler le portefeuille d'un vieux riche.  
Il voit les fissures dans l'asphalte, contre l'acharnement  
des hommes à paver la nature, les panneaux  
publicitaires qui se détestent entre eux.  
Il voit le chauffard crier des injures au cycliste,  
l'ivrogne pleurer en chancelant, une mère mêler ses  
cris aux pleurs d'un bébé condamné.  
Élie continue à marcher, à courir, à voler.*

\*

*« Même pour le simple envol d'un papillon tout le  
ciel est nécessaire »*

-Paul Claudel

### *Allégeance*

Je sais qu'au bout de la rue principale, il y a un hôtel. Un hôtel très haut, une tour qu'on voit à des kilomètres à la ronde. En béton gris. Un bâtiment froid, impersonnel et huppé. De là où il est, il a l'air hautain et trop sûr de lui. Il sait qu'on ne peut rien lui cacher, que la ville entière est à ses pieds.

J'ai envie de fumer. J'ai tellement envie de fumer.

Mais je n'ai plus de tabac.

Je n'ai plus de bouche, je n'ai plus de lèvres.

Mon doigt me fait affreusement mal. Je le pince, le presse, le frotte contre la laine piquante de ma veste. Je ne sais pas pourquoi je fais ça. Je me traite de connard.

Les portes vitrées de l'hôtel sont énormes. Je les pousse en prenant soin de bien étamper mes paumes grasses dans la transparence des vitres. On me regarde avec un dédain à peine dissimulé. Je me dirige vers la réception et demande une employée. N'importe laquelle. Je choisis un nom probable, banal.

« Marie ».

On me dit d'attendre.

Quelques minutes passent et elle arrive.

Marie a l'air triste et son uniforme est mal ajusté. Elle est belle mais paraît usée de vivre.

Ses cernes ressemblent à des cicatrices. Je lui demande d'aller en haut, tout là-haut, sur le toit de l'hôtel hautain, là où tout est visible, où tout est possible.

Elle ne se formalise pas et me fait signe de la suivre. Dans l'ascenseur, elle se ronge les ongles nerveusement. Je lui dis qu'aujourd'hui, j'ai vu des centaines de vie s'éteindre.

Mon visage s'effondre.

Mon corps s'agite et ma respiration devient difficile.

Elle ne dit toujours rien. Autour de ses ongles grugés, sa peau saigne.

Le quarante et unième étage, déjà. Nous sortons.

Dans un rêve.

Dans un rêve où les murs sont orangés.  
Les numéros de chambres défilent. J'ai la nausée.  
Au bout du couloir, Marie pousse une lourde porte  
qui donne sur un escalier étroit. Nous montons.  
Marie me tient la main.  
Nous ne comprenons rien.

Sous nos yeux s'étend la ville, minuscule. La rue  
principale se déroule comme un long serpent  
mort au milieu du fouillis. Plus loin, un semblant  
d'océan.  
Sinon, il y a le gris. Puis rien.

Je n'ai plus de cigarettes.

Marie et moi, main dans la main, les yeux  
fermés.

S'il me faut mourir un jour, je voudrais que ce soit  
ici. Sur le toit du monde. Mon chat miaulerait,

mais je serais loin déjà. Je mourrais bêtement, en  
ne sachant pas voler. Ma tête frapperait le bitume  
et quelques minutes plus tard, on retrouverait  
mon corps, le cou trop incliné vers la gauche.  
On verrait aussi une jeune fille à mes côtés, les  
lèvres contre le sol.

On appellerait ma vieille mère. Après plusieurs  
sonneries, elle répondrait, fatiguée.  
On lui dirait « il est mort » et elle poserait les  
questions d'usage. Puis, elle retournerait se bercer  
sur la véranda et reprendrait son tricot, de petites  
larmes aigres sillonnant ses rides.

S'il me faut mourir un jour, ce sera tous les jours  
de ma vie.

*La robe de Cassandra*

Par **Guillaume Labelle**  
Collège de Rosemont

Ce sera comme les vagues qui se fracassent contre les rochers. Elles filent à toute allure, tombent, impuissantes, emportées par les flots, et bam ! plus rien que de fines gouttelettes qui s'évaporent dans l'air. Le bas de la robe du personnage de Cassandra ressemblera à ça, ce sera parfait. C'est tout à fait elle ; aucune prise sur le réel, désarmée devant le tragique de la situation. Elle aura l'air de flotter au milieu d'une bruine intemporelle. Je l'aime bien, Cassandra. Elle est probablement le personnage le plus intéressant de la pièce.

Il était plus que temps que le ciel se dégage. J'aurais été agacé de devoir sortir sous la pluie, même si avec tous ces arbres, il m'eût été facile de m'abriter. L'eau du ruisseau est si claire, malgré son courant torrentiel, qu'on aurait le goût d'y tremper ses pieds. Mais elle doit être trop froide. Tant pis.

On ne me trouvera jamais, caché ici. Ce qui est dommage. Ce serait bien, qu'on me trouve. Quand je pars ainsi, en claquant la porte, j'espère toujours voir apparaître ma mère derrière moi, avouant ses torts. Cela n'arrivera jamais. De toute façon, dans ce boisé, je peux être certain qu'on ne me localisera pas. Je serai patient : j'attendrai au moins jusqu'à la tombée du jour. Peut-être que la famille habitant la maison qu'il y a tout près décidera de souper dehors, puisqu'il a cessé de pleuvoir, et les parents se demanderont ce qu'un garçon de treize ans fait, assis seul sur une énorme branche d'arbre en équilibre au-dessus d'un ruisseau. Peut-être qu'ils m'inviteraient à souper et que je pourrais faire connaissance avec cette fille, qui semble avoir mon âge, que je vois

souvent jouer dans le jardin de la cour arrière de la maison quand je viens méditer ici : elle a l'air heureuse. Peut-être voudra-t-elle être mon amie. Peut-être, qui sait.

Il est agréable de se retrouver au milieu de la solitude, avec comme seul son ambiant le bruissement des feuilles de vinaigriers. Je suis content d'avoir pris la clef des champs au bon moment. Je n'ai aucune envie de dialoguer avec qui que ce soit. Une branche d'arbre, voilà ce qu'il me fallait.

Ma mère peut être tellement stupide.

J'ai hâte que le bébé de Valérie, la fille de mon beau-père, grandisse. Elle est déjà tellement drôle, Élodie : elle gazouille constamment lorsque je joue avec elle. Quand elle aura pris quelques années, je lui apprendrai la couture, comme ma grand-mère me l'a apprise à moi. Ainsi, elle commencera tôt et pourra réellement être bonne. Parce que moi, j'ai commencé trop tard. Mais ça m'est égal : j'aime faire des costumes,

mais pas assez pour en faire un métier. Faire ceux de la pièce de théâtre de mon école me suffit amplement.

Depuis qu'elle est née, Élodie n'a semé que du bonheur autour d'elle. Si j'en prends bien soin, quand nous serons plus vieux, notre lien sera puissant, même si je ne m'entends pas très bien avec sa mère. Je parle ici de Valérie, la fille de mon beau-père. Lui et moi ne parlons pas assez souvent ensemble pour que nous arrivions un jour à nous entendre. Il est impossible d'avoir une conversation intéressante avec lui, sans doute parce qu'il me considère encore comme un enfant. Moi-même, je dois dire que je le trouve superficiel, vieux jeu et envahissant. Et je ne vois franchement pas ce que ma mère lui trouve.

Elle ne viendra décidément pas. C'est normal, je pourrais être n'importe où dans Bois-des-Filions. Elle ne saura jamais d'instinct que je me cache ici, dans cette oasis tout en feuillages et en odeurs de terre. Elle me connaît trop mal pour ça. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle

nous avons eu ce différend. Elle est incapable de me toucher du doigt. La tête qu'elle faisait en me disant que la directrice avait appelé en témoin. Elle considère anormal que des imbéciles à l'école se moquent de moi et que je ne veuille pas lui en parler. Premièrement, les imbéciles qui se moquent de moi à l'école, je l'ai dit, ils sont imbéciles, ce n'est pas leur faute, il ne faut pas en faire un drame. Ensuite, que la directrice se mêle de ses affaires : je suis assez grand pour m'organiser seul quand on m'insulte. À croire qu'elle en comprend encore moins que ma mère.

Cette dernière voulait que je lui fasse étalage de ce qu'on avait bien pu me dire à l'école pour irriter à ce point les oreilles chastes et pures de madame la directrice. C'est trop difficile à expliquer, car dans les corridors, on ne dit rien. C'est dans les yeux. Je le vois, qu'ils savent. Leurs petits sourires en coin valent toutes les bêtises du monde. Ils sont tellement idiots que je parie qu'ils ne saisissent même pas pour quelle raison ils me haïssent. Probablement qu'ils ont vu cette

page Internet stupide où l'un d'eux a publié des photos-montages de moi en y écrivant que je suçais le professeur de français et que j'étais laid et incontinent. Si je savais au moins qui a eu assez de temps à perdre pour publier ça... En fait, non. Non, je ne veux pas le savoir. C'est de toute évidence un quelconque zigoto jaloux qui cherche à salir ma réputation. En prenant connaissance de qui il s'agit, je pourrais aller le dénoncer. Et alors, ce serait terrible. J'aurais toute l'école sur le dos.

C'est beau le ruisseau qui s'écoule. Des vagues roulant comme des billes sur un plancher de marbre vert-turquoise. Je pourrais les contempler pendant des heures, à penser combien doux cela serait de les bloquer avec mon front ou mon visage. Comme un barrage hydro-électrique, je me remplirais d'eau, que je canaliserais en la transformant en énergie ; ensuite, je la laisserais s'écouler lentement, comme quand je fais pipi.

Ma mère ne m'aime pas. Elle me hait sans me le dire, évidemment, contrairement à mon beau-père,

qui n'y va pas par quatre chemins pour me faire savoir sa façon de penser. Il cherche constamment à ce que je m'excuse pour la moindre de mes paroles, je dois presque m'excuser de respirer. À ses yeux, tout ce que je dis ne fait aucun sens, mes raisonnements s'expliquent inévitablement par une certaine crise d'adolescence, mon souffle est maudit, comme celui de la personne qui a créé cet insipide site Web, source de mon malheur. Notre génération ne sait plus communiquer, c'est ce qu'il dit toujours, mon beau-père. Je ne sais pas. Il est vrai que les autres et moi, ça fait [au moins] deux. Peut-être que si je parlais un peu plus avec mes camarades de classe, je ne me ferais pas affubler de tous ces sobriquets. Qu'est-ce que je peux faire ? Prétendre être un autre ? Ce serait hypocrite. Il n'y a plus rien à faire, ma réputation est déjà détruite. Dans plusieurs années, lors des réunions d'anciens élèves auxquelles je ne serai probablement pas invité, on feuillettera les albums de finissants et lorsqu'on tombera sur ma photo, on la pointera du doigt en s'esclaffant de rire et en évoquant le fameux site Internet. Si seulement ça avait pu être une blague. J'aurais

pu en rire. Mais personne ne veut rire avec moi. Ma vie est fichue, je ne serai jamais plus que le dindon de la farce, comme le chat de la légende des animaux du zodiaque chinois.

Le vent frais est propice au ton de cette histoire-là. Je l'ai déjà tellement pleuré par le passé que les miettes de pluie que la brise dépose sur mes joues me serviront de larmes.

Tout ça a commencé quand Bouddha a voulu faire une grande fête, je ne sais plus trop dans quelles circonstances, peut-être pour un mariage ou pour une épluchette de blé d'Inde, quelque chose comme ça, qui assure plaisir et amusement. Tous les animaux furent conviés : le bœuf, le tigre, la couleuvre, le carcajou, le lièvre, le mammoth, le renard, le siffleux, le bison et tous les autres. Bouddha promit comme récompense qu'à chacun des douze premiers arrivés, il donnerait leur nom à une année. Là où l'histoire se corse, c'est lorsque le rat reçut son invitation. La veille de la fête, désireux d'arriver le premier, il s'empressa d'aller raconter au chat, qu'il détestait secrètement, que

Bouddha s'était trompé et qu'il l'avait chargé lui, le rat, d'aller dire à tous que la fête aurait plutôt lieu le surlendemain. Le lendemain, jour de la fête, le rat sournois s'y rendit en s'agrippant au pelage du bœuf, qui était rapide et d'une grande endurance. Lorsque celui-ci arriva à la demeure de Bouddha, le rat sauta au sol et dépassa aisément le bœuf fatigué, arrivant premier chez l'hôte, tandis que le chat restait tranquillement chez lui à se prélasser en rêvant à combien la journée suivante serait agréable.

Chaque fois que je pense à cette légende, mon nez se met assurément à couler comme un robinet brisé. Le chat ne méritait aucunement d'être ainsi mis à part. Je me demande si le lendemain, quand il s'est aperçu qu'il avait manqué la fête, il a pesté contre le rat ou s'il a cherché à se venger. Je ne peux qu'imaginer la haine profonde qui s'est lovée près de son aorte quand il a pris conscience que son ami, celui dont il écoutait les conseils, l'a aussi vilainement trompé. La haine envers ceux qu'on croyait nos amis me semble être la plus violente des haines. Comme la haine qu'a pu

ressentir Achille quand son chef Agamemnon décida de lui enlever son esclave Briséis. Quoique dans cette histoire, c'est sa colère envers Hector, le meurtrier de Patrocle, qui lui fait oublier cette chicane avec les siens. La haine peut diviser comme elle peut unir, tels les crétins à l'école qui se sont tous trouvés un terrain d'entente commun en décidant de me faire passer la pire semaine de ma vie. C'est utile de haïr.

Je hais ma mère, qui est incapable de comprendre ma souffrance. Je la hais parce qu'elle pleure ; elle pleure la petite Élodie. Des larmes de joies. Des larmes abondantes, qui auraient nourri ce ruisseau à elles seules. Seulement, il serait devenu si salé que tous les crapauds et ouaouarons y vivant seraient morts et que des crocodiles s'y seraient installés. Elle pleure de joie, ma mère, elle est si contente d'avoir une petite fille à garder. Elle n'a eu que des garçons, la pauvre : c'est pour ça qu'elle jubile d'être grand-mère d'une petite fille, elle qui m'avait promis que Valérie, ma belle-sœur, ne ferait jamais vraiment partie de la famille. Cette Élodie, c'est la plus belle chose que le ciel lui ait

donnée, malgré qu'elle n'ait aucune filiation avec la mère ou le père du bébé. Peu lui importe : c'est une fille, alléluia !

Si j'avais été une fille, tout aurait été plus simple. On ne rirait pas de moi à l'école parce que je fais de la couture et que je parle comme une fille. Ma mère m'aurait aimé un peu plus. Le destin est injuste. Je le déteste. Je déteste les gens à l'école, je déteste ma mère et par-dessus tout, je déteste Élodie, cette souris sournoise. J'ai l'impression qu'elle est tout ce que ma mère aurait voulu que je sois, tout ce qu'elle aurait préféré aimer. C'est la fille de mon beau-père qui a réussi ce qu'elle n'a pas pu faire (elle l'avoue allégrement), à savoir créer l'enfant parfait. Sa voix trop émue résonne encore en moi, comme les cris d'une chauve-souris sur les parois d'une caverne : « J'ai toujours tellement voulu avoir une fille ! Je n'ai jamais autant pleuré ! »

Ma mère a raison sur un seul point : Élodie est terriblement belle. Il est rare que je tombe en extase devant un bébé, mais elle, c'est une perle. Je

passerais des journées entières à la tenir dans mes bras, à la serrer comme un journal intime. Et dire que je l'exècre. Avant-hier, ma belle-sœur nous l'a laissée en consignment. Elle et moi jouions avec un petit ballon : je le lui lançais, elle me le renvoyait. Je la regardais glousser de plaisir. Puis un éclair m'a foudroyé, je me suis dit : « Serais-je capable de la tuer ? » Accroupi près du sol, le ballon convoité dans mes mains, je regardais l'enfant intensément pour la première fois. J'ai vu son nez, ses sourcils, toutes les imperfections de son visage, des failles, chacun de ses gestes encore maladroits de bébé. Pouvais-je assez haïr cet enfant pour commettre l'irréparable ? Je me représentai alors lui relancer le ballon sur le front, puis me l'imaginai pleurant ; une nausée de remords me submergea tant que je ne pus faire quoi que ce soit avec le ballon que je gardais serré entre mes doigts. Moi qui ressentais assez de haine pour tuer cette fillette, je n'étais même pas habité du courage nécessaire pour la blesser légèrement. M'étais-je déjà senti aussi raté qu'en cet instant ? Même ce matin, en classe, lorsque je feignais ne pas sentir les bouts de gomme à

effacer qui se mêlaient à mes cheveux, je me sentais moins minable qu'à ce moment. À cause d'un bébé... J'ai honte.

Enfin, c'est inutile de penser à tout cela maintenant. Je devrais me concentrer sur les costumes pour la pièce plutôt que sur de tels enfantillages. La conception de costumes et la couture sont probablement les moyens de communication les plus efficaces. Finalement, je me demande bien si j'aurai le courage de montrer à coudre à Élodie, me sachant jaloux au point de vouloir la tuer. C'est difficile à dire, étant donné qu'elle est si jeune. Mais ma haine pour ce petit corps est tellement dense que ça n'annonce pas une grande amitié entre nous deux.

Je m'imagine trop bien la scène. Moi, dans l'atelier de couture que j'aurai ouvert dans une dizaine d'années, devant une pièce importante à terminer ; elle, brodant quelques détails sur un pan de chemise que je lui aurai soumis pour

qu'elle apprenne. Seul le ronronnement régulier d'une machine à coudre vient briser le silence quasi total. L'atmosphère est tendue puisque d'habitude, moi, son oncle, je suis un véritable moulin à paroles et que là, je ne lui adresse même pas un regard. Je dépose mon ouvrage sur la table et soupire brièvement. Ensuite, je me tourne vers l'adolescente et lui dis : « Tu sais, je t'ai toujours haï d'une haine si pure que j'aurais pu t'étriper avec ma ceinture, te crever les yeux avec l'agrafe et te sauter sur le ventre à pieds joints jusqu'à ce que tes entrailles te sortent par la bouche. » Hébétée, elle me regarde un instant, et je vois des larmes (de surprise ? de peur ? de tristesse ?) rouler sur ses joues, comme du venin qu'on lui aurait injecté à la naissance et qui a finalement réussi à sortir. Puis elle me haïra à son tour, sans comprendre pourquoi. Et elle ne remettra plus jamais les pieds dans mon atelier. Peut-être, qui sait, ouvrira-t-elle le sien propre et souffrira-t-elle toute sa vie à cause de cet oncle qu'elle aimait, pourtant, et qui semblait l'aimer aussi.

Certaines personnes ne sont simplement pas faites pour s'aimer. Tout dans la vie, l'endroit, le temps, les empêche de se traiter comme des frères. Et les gens se livrent des guerres impitoyables et illogiques pour des broutilles, la façon de s'habiller de l'un, la manière d'apprêter les saucisses de l'autre, un éternuement mal placé, mais les causes ne sont déjà plus importantes. La vie a voulu que ces personnes-là se haïssent effrontément alors que leur visage présente les mêmes imperfections, que leur langue est la même, qu'ils trouvent le même plaisir à jouer à la balle ou à la poupée ensemble. Ce sont des pulsions primitives, qui viennent du plus profond de notre âme, qui entravent toute forme de réconciliation. Je me demande si je vais un jour arriver à aimer véritablement Élodie. J'ai le goût de la déchiqueter en morceaux, malgré qu'elle ne m'ait jamais rien fait. C'est un bébé, un adorable bébé.

Mes jambes deviennent de plus en plus engourdies, à force de rester sur cette branche. Ma mère ne viendra pas.

Je devrais me précipiter dans le ruisseau et me briser le crâne contre les rochers, comme une Sphinge déjouée. Cela servirait de leçon à tout le monde. Mon beau-père regrettera de ne pas m'avoir compris, les gens à l'école s'en voudront de s'être autant payé ma tête ; seule Élodie s'en tirera à bon compte, puisqu'elle n'aura aucun oncle méchant souhaitant sa mort. Retrouver la lumière, ce n'est pas une si mauvaise idée : après tout, je n'ai plus rien à perdre. Tout le monde, à l'école, me déteste. Je déteste tout le monde. La haine me sort par tous les pores de la peau et on m'en crache à la figure. Il est futile de rester en vie dans un environnement aussi vil. Ça ferait réfléchir les autres si je me suicidais. Les faire réfléchir, cela les rendrait moins haïssables.

Maman... Dépêche-toi. La guerre et sa haine me tiennent par le cou. Je les vois, je les sens qui m'étouffent. Viens m'aider. J'ai l'impression d'être attaqué de partout alors que personne ne voit quoi que ce soit. N'y a-t-il que moi qui vois toutes ces nef grecques envahissant la mer Égée ?

Je ne ferai jamais la robe de Cassandre. Le personnage me fait trop mal. En fait, je n'ai plus envie de toucher à une seule aiguille de ma vie. Le monde est sourd et aveugle. Je préfère encore me taire plutôt que de me tuer. De toute façon, les imbéciles à l'école se débrouillent bien sans mon aide. Chaque jour de classe, j'ai l'impression de mourir un peu. L'aversion qu'ils ont pour moi depuis que ce fichu site Internet a fait le tour des classes ne cesse de s'amplifier. Je ne veux plus parler, je n'ai plus rien à dire. Je ne veux plus souffrir de voir la répulsion que je leur inspire, comme celle que m'inspire Élodie. Comme le dit Cassandre, dans la pièce : « Le poète troyen est mort... La parole est au poète grec. »

*Bombarder l'innocence*

Par **Maxime Pelletier**  
Cégep de Jonquière

Dans un des trop rares parcs de Manhattan, le jeune Nathan faisait ce que les gens de son âge font de mieux : il dépensait de l'énergie. Il courait entre les arbres et les fleurs, sourire aux lèvres malgré son souffle haletant, à la poursuite d'on ne saura jamais quoi. Seule sa naïveté peut prétendre être égale à la splendeur des lieux, à la verdure de la nature, à l'épuration socio-économique que le prix effroyable des logements a engendrée sur l'île. Assise non loin de là, une femme soigneusement maquillée le regardait fixement, tous ses sens à l'affût. Rien au monde ne pourrait la déconcentrer : l'amour qu'a une

mère pour sa progéniture est de loin le plus fort de tous les instincts, il se sent même dans cet environnement paradisiaque où l'idée du danger tend à s'effacer.

Pourtant, cette journée de septembre entrerait dans l'Histoire comme étant celle où le monde occidental découvrit qu'une partie de l'Orient le détestait. Bien sûr, on entendait souvent parler à CNN de la violence perpétuelle qui sévissait dans certaines régions du monde, mais pourquoi s'en soucier ? C'étaient des problèmes qui ne concernaient guère les pacifiques familles nord-américaines. Après tout, ce n'était pas eux qui en étaient responsables. Ce n'était pas comme s'ils étaient la source du problème : ces extrémistes n'ont que ce qu'ils méritent, non ?

L'horreur débuta sous la forme d'un vrombissement sourd qui s'amplifiait graduellement, et auquel les gens branchés de l'île étaient habitués. Toutefois, la femme vit bien que quelque chose n'allait pas : jamais un avion de cette taille n'avait volé aussi

bas dans le ciel urbain. L'enfant, lui, regardait la scène de ses yeux gonflés par l'émerveillement, tout excité de pouvoir observer une aussi impressionnante machine volante en action de si près.

\*\*\*

Les pieds nus dans le sable jordanien, le jeune Ali, le visage plissé afin de mieux voir malgré le soleil éclatant, examinait les trois objets non identifiés avec attention. Il avait d'abord cru qu'il s'agissait d'un trio d'oiseaux, mais il avait bien vite dû se rendre à l'évidence : c'étaient bien des avions qui fonçaient dans sa direction à une vitesse effarante. Aussi loin que sa courte mémoire se souvenait, des appareils comme ceux-ci étaient passés près du camp et, une fois de temps en temps, avaient largué une bombe, détruisant le peu que leurs minables moyens leur permettaient d'édifier.

On avait tenté de lui expliquer ce qui se passait, mais plusieurs idées contraires lui avaient été proposées. Comment pouvait-il être né en

Jordanie et y avoir vécu toute sa vie, mais être « un vrai de vrai Palestinien » ? Comment se faisait-il que les Hérétiques les avaient chassés de chez eux, mais que plusieurs millions de Fidèles résidaient encore là ? Et si Allah était si puissant, pourquoi étaient-ce les Blancs qui avaient les bombes alors qu'eux n'avaient que les bâtons, les pierres et le sable ? La pensée des adultes, se disait-il, devait être trop logique, trop rationnelle pour que son jeune esprit puisse en comprendre toutes les intelligentes subtilités. À l'image de tant d'autres avant lui, il allait probablement mourir dans cette incompréhension totale.

Comme toujours, Ali fit ce qu'on lui avait enseigné. Il se coucha sur le sol, à l'endroit même où une explosion avait formé un cratère lors d'un précédent bombardement, plaça ses mains sur sa tête et pria aussi fort qu'il le pouvait. Les oiseaux de métal, porteurs de destruction, faisaient un tel vacarme qu'il n'entendit pas les obus qui tombaient vers le camp en sifflant leur hymne à la mort. Il sut toutefois qu'ils avaient atteint leur cible quand le sol trembla brièvement à quatre ou cinq reprises.

Ali sentit le souffle violent de la déflagration la plus proche et attendit que tous les éclats retombent avant de se relever. À travers l'épais nuage de poussière qui venait de naître, il n'arrivait pas à évaluer l'ampleur des dégâts. Il entendait les cris horribles de blessés dont les vêtements et la peau avaient fusionné sous l'influence de la chaleur, et ceux – infiniment plus effroyables – de parents qui recherchaient désespérément leurs rejetons sous les décombres fumants. Déjà, l'odeur de la chair calcinée emplissait l'air du désert qui était plus qu'habitué à de tels drames.

L'enfant courut aussi vite que ses frêles jambes le lui permettaient en direction du taudis que sa famille partageait avec trois autres ménages. Il remarqua les traces d'une première explosion à l'entrée du campement. Un immense cratère avait été formé à moins d'une dizaine de mètres de la tente qui leur servait d'école et où se trouvaient les quelques enfants qui avaient droit d'y assister ce jour-là. Ce trou dans l'épiderme du désert était prêt à boire le sang innocent qui venait de se répandre, une fois de plus, sur son sol aride.

À mesure qu'Ali avançait, le chaos s'amplifiait. Plusieurs brasiers faisaient rage et se répandaient rapidement, faute d'eau pour les éteindre. Les blessés et les morts étaient acheminés dans le désordre le plus total vers l'infirmierie. Personne ne savait pourquoi on agissait ainsi puisque le camp ne possédait ni médecin, ni médicaments. En sautant par-dessus une chèvre morte, littéralement éventrée par un éclat d'obus, il atterrit sur le bras de quelqu'un qui était étendu sur le sol près de la carcasse de l'animal. Or, lorsqu'il se retourna innocemment pour s'excuser, il ne trouva pas le corps qui aurait dû accompagner le membre mutilé. Saisi d'un haut-le-cœur immédiat, il tomba lourdement sur ses genoux et vomit d'un seul coup le peu qu'il y avait dans son ventre. Un goût affreusement aigre lui resta dans la bouche, signe que son estomac contenait plus de suc gastriques que de nourriture.

C'est à ce moment que, au milieu des cadavres, le ventre vide, l'odeur de la mort lui embrouillant l'esprit, il prit connaissance de la gravité de la situation et s'estima heureux d'être encore en vie. Les enfants ne devraient jamais en arriver là.

\*\*\*

« Pourquoi pleures-tu, maman ? »

Nathan ne comprenait rien à ce qui se passait. Toute sa famille, y compris oncles, tantes et grands-parents, était réunie chez lui et regardait la télévision en sanglotant. Trop secoués pour s'occuper de lui, ces adultes croulaient eux-mêmes sous les questions. Qu'avaient-ils fait pour mériter pareille horreur ? Qui étaient ces fous qui tuaient des milliers d'innocents sans le moindre avertissement ? Qu'allaient-ils régler en assassinant ces pères et mères de familles, ces comptables et ces secrétaires ? Par-dessus tout, que faisaient les autorités supposées les protéger ? N'avaient-ils pas les espions les plus à l'affût, les armes les plus menaçantes sur la planète ?

L'atmosphère était si lourde qu'on aurait cru que les débris des tours écrasées étaient venus se poser sur leurs épaules et que les particules soulevées lors de l'effondrement avaient remplacé l'air dans la pièce. La mère du garçon savait

très bien qu'elle devait lui annoncer la nouvelle, mais les secondes s'écoulaient et les mots justes se laissaient désirer. La vérité, toutefois, rôdait sournoisement aux environs, et on pouvait sentir qu'elle allait surgir d'un moment à l'autre.

« Il est où papa ? »

Cette fois, tous les yeux se tournèrent bien malgré eux vers l'enfant, puis se reportèrent rapidement sur le sol. Sa mère eut un spasme qui la traversa des pieds à la tête et sanglota à nouveau. Elle se leva péniblement, s'approcha de son fils et s'accroupit afin d'être à sa hauteur. Nathan la regardait les yeux grands ouverts, comme il regardait les reportages sur les lions à la télévision le dimanche matin, pendant que ses parents profitaient d'un trop rare moment d'intimité. Elle ne put soutenir une telle vision d'innocence une seconde de plus, et se détourna pour fixer le soleil qui filtrait difficilement à travers les nuages gris qui obscurcissaient le ciel.

« Papa, il... »

Elle s'arrêta net, incapable d'ajouter quoi que ce soit. C'était d'ordinaire une femme émotionnellement solide qui faisait face au deuil la tête haute, bien consciente qu'on devait tous y passer un jour. Cette fois, toutefois, c'était différent. Il n'y avait aucune raison pour que son fils ne grandisse pas aux côtés de son père, aucune phrase qui puisse expliquer à un enfant pourquoi des hommes venus de l'autre côté de la planète l'avaient privé aussi jeune de tant de bonheur.

« Ton père ne reviendra pas. »

Les mots avaient été prononcés d'une voix grave, posée, délicate mais à la fois ferme, pour qu'on comprenne bien qu'il n'y avait là aucune matière à discussion. C'est l'oncle de Nathan qui les avait prononcés, voyant bien que sa belle-sœur n'y arriverait pas. Sa barbe grisâtre qui tapissait la moitié de son visage lui donnait un air de jeune Père Noël, ce qui contrastait avec sa personnalité très pragmatique et son franc-parler.

Nathan se tourna vers lui et l'implora, silencieusement et sans s'en rendre compte, de lui expliquer davantage. Du ton froid du lecteur de nouvelles qui fait le décompte des morts au Proche-Orient depuis l'énième reprise des violences, il lui dit toute la vérité. « Tu vois les deux tours en feu à la télévision ? Ton père travaille à l'intérieur de celles-ci, tout en haut. Tout à l'heure, des hommes qui n'aiment pas les Américains ont volé des avions et ont foncé dans les tours. Ton papa est probablement mort sur le coup. »

Dans un geste d'une tranquillité inquiétante, Nathan avala péniblement, comme si son jeune esprit avait de la difficulté à assimiler l'horrible information qu'on lui transmettait. Puis, sans préavis, il courut vers l'homme qui osait lui mentir comme ça et lui martela les cuisses de coups de poing en criant : « Non ce n'est pas vrai ! menteur ! Tu mens ! » Ne sachant trop que faire, l'assailli se contenta de le regarder d'un air désolé, tandis que la mère tentait de contrôler l'enfant qui n'était plus que confusion et douleur.

La mort était un principe auquel il n'avait jamais été confronté et qui envahissait soudainement sa vie sans qu'il ne sache comment réagir. Sa mère finit par le maîtriser et l'assit sur ses genoux. Il pleurait comme s'il venait tout juste de naître, comme au moment où son père l'avait accueilli à bras ouverts dans ce monde...

À la télévision, les images avaient changé. Plutôt que de passer en boucle les images du chaos qui avait envahi Manhattan, on y présentait maintenant un pays où, de toute évidence, la vie n'est pas aussi rose – à l'habitude – qu'en sol américain. Or, on pouvait présentement y voir un groupe de jeunes et de moins jeunes danser et festoyer dans la rue alors qu'on faisait brûler la bannière étoilée. Dans le salon, la consternation se lisait sur tous les visages. Quelqu'un eut finalement l'idée brillante de changer de chaîne, mais il était trop tard : Nathan avait compris ce qui se passait.

Ces gens, qui qu'ils soient, se réjouissaient de son malheur.

Son visage ne broncha pas, toutefois. Au plus, son front se souleva légèrement. Il n'arriverait pas à générer plus d'émotions tant qu'il n'aurait pas compris. La question qu'il formula surprit tout le monde, même si tous se la posaient déjà intérieurement.

« Pourquoi nous haïssent-ils ? »

\*\*\*

Seul le silence répondit à l'interrogation d'Ali. Plusieurs heures après le bombardement, le calme était enfin revenu dans la minuscule infirmerie du camp. Blessé au thorax, un adolescent avait hurlé de douleur pendant plusieurs heures avant que la mort ne l'emporte finalement. La mère d'Ali, une écharpe de fortune au bras droit, regardait son fils sans savoir quoi répondre, ignorant tout autant que lui comment le cours de l'histoire avait pu tourner aussi mal. Sa tête se balançait piteusement de gauche à droite dans un mouvement sans signification.

En fait, parmi la douzaine de personnes qui occupaient l'étroit abri, une seule était en mesure de lui répondre. C'était un homme dans la quarantaine, un âge déjà vénérable pour ce peuple dont la moyenne d'âge n'atteint pas la vingtaine. Il avait eu la chance de fréquenter une université de Blancs, pour ensuite retourner auprès des siens afin de mettre son savoir à contribution. Il avait dû s'exiler après avoir exprimé sur la place publique des opinions jugées trop modérées : comme quoi nos pires ennemis ne sont pas toujours dans l'autre camp. La paix, lui avait-on fait comprendre à coups de poing, ne viendrait pas par la négociation mais par le sang.

Il était de son devoir, se disait-il, d'expliquer le monde à l'enfant car d'autres plus extrémistes ne manqueraient pas de lui démontrer leur point de vue sous peu. Dans la guerre qu'ils menaient contre la moitié de la planète, les extrémistes n'avaient jamais eu de remords à impliquer les enfants dès qu'ils semblaient prêts – physiquement — à tenir une arme.

« Comment te sens-tu présentement, Ali ? »

Le chagrin s'entendait dans chacune de ses syllabes. Voilà plus de sept heures qu'il veillait sa femme, laquelle avait reçu des fragments brûlants dans les yeux. Plus jamais elle ne pourrait croiser son aimable regard, ni voir le monde qui l'entoure. Dans les circonstances, peut-être était-ce mieux ainsi.

« Comment te sens-tu, Ali ? »

L'homme ne s'attendait pas vraiment à une réponse, mais il voulait être bien certain d'avoir capté l'attention de l'enfant. Après tout, il serait sûrement le premier et le dernier à lui transmettre des valeurs pacifiques.

« Tu sens de la colère en toi ? Tu as envie de crier, de pleurer, de frapper quelqu'un peut-être ? »

Ali fit oui de la tête. Entendre quelqu'un exprimer ce qu'il ressentait mais n'arrivait pas à décrire lui faisait le plus grand bien. C'était comme si

sa peine devenait moins lourde maintenant que quelqu'un d'autre savait qu'il la portait.

« Si la personne qui a lâché la bombe sur ton papa était ici, tu voudrais lui faire du mal ? »

Un autre hochement de tête confirma ce que l'homme redoutait : la violence était déjà en l'enfant, et elle n'attendait plus que la bonne occasion pour se manifester.

« Eh bien, c'est exactement ce que les gens dans les avions ont fait. Nous, Arabes, avons tué des gens innocents et, aveuglés par la rage, ils ont commis le même crime envers nous. C'est comme ça depuis des années. Si tu deviens violent à ton tour, ça va continuer pendant des années encore, tu comprends ? »

Sages paroles auxquelles, malheureusement, trop peu d'oreilles sont ouvertes. Celles d'Ali, pourtant, avaient bien compris le message, mais celui-ci comportait une faille inacceptable : aucune solution de rechange ne lui était offerte.

Comme c'était bien trop souvent le cas, le silence régnait à nouveau en maître sur le camp. Seul le lointain bruit d'une pelle se faisait entendre, le bruit d'une pelle qui creusait une vingtaine de trous, certains très longs, d'autres de moins d'un mètre.

\*\*\*

Le fossoyeur avait entrepris de recouvrir le cercueil de terre afin d'ensevelir à jamais l'horreur de ce 11 septembre. Un jour, Nathan comprendrait que, si la qualité de vie des hommes varie injustement d'un bout à l'autre de la planète, la mort avait au moins l'avantage de tous les mettre sur un pied d'égalité, de tous les faire périr. Pour l'instant, toutefois, ses pensées étaient dirigées vers l'aspect spirituel de la chose.

« Où va-t-on quand on est mort, maman ? »

En temps normal, les questions du garçon créaient des sourires en coin et amenaient des réponses évasives. Pas cette fois. Prise au

dépourvu à nouveau, sa mère se réfugia dans les bras réconfortants de la religion : « Il est parti pour le paradis, chéri. C'est un endroit où on est toujours bien. » Elle tenta d'avoir l'air convaincu, mais c'était une tâche ardue puisqu'elle n'y croyait elle-même qu'à moitié. S'il y avait une place où son mari se sentait heureux, c'était bien aux côtés de sa famille. Comme s'il l'avait entendu, le curé qui dirigeait les funérailles abonda dans le même sens qu'elle : « Ne pleurez pas la mort, car il s'agit du commencement d'une nouvelle vie. »

Sur ce dernier point, la veuve ne pouvait qu'être d'accord avec lui. Leur vie allait définitivement changer : elle devrait maintenant élever seule son enfant, fort ébranlé par la disparition de son père, en plus de composer avec un salaire unique.

Bien que personne ne l'écoutait vraiment, le maître de cérémonie continua : « Prions une dernière fois pour que Dieu accueille à ses côtés notre cher ami qui nous a quittés si subitement... »

\*\*\*

Les yeux fermés, Ali priait. Au fil des années, la religion avait pris une place de plus en plus importante dans sa vie. Cela conférait enfin un sens à son existence misérable. Pendant qu'il vivait, elle lui donnait une cause qui valait la peine d'être défendue. À sa mort, elle lui promettait une éternité de bonheur. Assis près de lui, un de ses frères de croyance l'imitait. Lorsqu'Ali eut terminé, il se tourna vers lui. Il retrouvait dans ses yeux la même détermination fervente et hargneuse qui l'animait.

Ali était serein malgré l'agitation grandissante derrière lui. Dans un geste réfléchi, il posa ses mains sur les commandes de l'appareil et entama sa descente. Au loin, il commençait à apercevoir son objectif. Son heure de gloire approchait à grande vitesse. Son père serait vengé.

Quelques milliers de mètres plus bas, dans un parc verdoyant, un garçon observait l'appareil qui volait anormalement bas, sous le regard inquiet de sa mère.

## Répartition des prix

Les lauréats du concours littéraire Critère ont accepté que leur texte soit publié par les organisateurs sous forme imprimée ou électronique. Le présent volume est le résultat de cette entente. Il est disponible à la bibliothèque de la plupart des collèges. Les textes peuvent aussi être lus à l'écran, imprimés ou commandés dans le site internet du concours à l'adresse < [www.cegep-fxg.qc.ca](http://www.cegep-fxg.qc.ca) >.

Cette année, le jury a décerné les prix de la manière suivante :

1<sup>er</sup> prix, 1 000 \$

David Bélanger, Collège François-Xavier-Garneau

2<sup>e</sup> prix, 800 \$

Amy Brouillette, Collège Lionel-Groulx

3<sup>e</sup> prix, 700 \$

Jérémie Bourdages-Duclot

5 mentions, 500 \$ (total 2 500 \$)

David Beaudin-Gagné,  
Collège Édouard-Montpetit

Sophie Blanchet-Vaugeois,  
Cégep de Saint-Laurent

Stéphany Gagnon,  
Cégep de Sainte-Foy

Guillaume Labelle,  
Collège de Rosemont

Maxime Pelletier,  
Cégep de Jonquière